N° 66 - JANVIER 2021

TRAIT D'UNION

Le magazine en ligne de la RNS

FOCUS
VISIONS EMERGENTES

RENCONTRES
MUSIQUE : LE DUO MADA

REGARDS
GAËLLE BORGIA

Sommaire

ÉDITO
pages 4 et 5

ACTU
Logo RNS 2021 : la lauréate
pages 6 et 7

SPORTS
Pour Nicolas Dupuis, “tout est encore à faire”
pages 8 à 9

RENCONTRES
Musique : le duo Mada
pages 10 à 15

REGARDS
Des professionnels porteurs de sens
pages 16 et 17

REGARDS
Gaëlle Borgia : le journalisme, son métier, sa vision
pages 18 à 27

REGARDS
Les grands chantiers du barreau malgache
pages 28 à 31

REGARDS
Covid-19 : une gouvernance dysfonctionnelle
pages 32 à 35

CULTURE
La diaspora malgache : Malagasy am-pielezana
pages 36 à 40

FOCUS
Le CEN : une organisation anti-fragile
page 41

FOCUS
Samy club : la transmission
pages 42 et 43

FOCUS
Les coulisses du RNS live challenge
pages 44 et 45

FOCUS
Vision délibérée, visions émergentes
pages 46 à 51

LU POUR VOUS
Le grand dérangement du décolonialisme
pages 52 à 55

QUIZZ
Education innovante
Réponses du QUIZZ n°65
pages 56 à 59

Édito

OLIVIER ANDRIAMASILALAO

En ce début d'année 2021, TRAIT D'UNION publie son premier numéro de l'année, l'occasion pour le comité de rédaction de dresser un bilan sur son action. S'il s'agit d'un truisme, nous tenons néanmoins à le dire, l'année qui s'achève fut disruptive. Je tiens à jeter un regard sur les douze mois ainsi écoulés avant de m'attarder sur ce qui va être l'avenir du magazine, partager avec vous, chers lecteurs, sa vision et ses ambitions.

Tout d'abord, fidèles à la ligne éditoriale, les membres de notre magazine ont partagé leur quotidien entre l'information d'ici et celle de là-bas. Nous avons, à titre d'exemple, dédié, dans nos colonnes, une large part au sport pour mieux en révéler les problématiques et les efforts herculéens de leurs ambassadeurs les plus acharnés. Avec son cortège de problèmes, des crises chroniques, des infrastructures insuffisantes, des équipements largement déficitaires, le sport à Madagascar force notre admiration. Nous avons donc donné la parole à ceux qui en dépit de longues années d'efforts et d'embûches ne se découragent guère et ne visent qu'un seul objectif : être au service des jeunes et détecter des talents. Le programme de Trait d'Union a également consisté à dénicher, au sein de la diaspora, les talents artistiques enrichissant leur culture occidentale d'influences malgaches, révélant une identité qui assume cette double culture. Ils sont, pour beaucoup d'entre eux, ceux qui forment la quatrième génération installée en France. De manière concomitante, il s'est agi pour les rédacteurs bénévoles de croiser des regards, nourrir des débats ou notre réflexion. Précisément, à chaque édition sur une thématique, questionner nos paradoxes, refuser les inégalités, dénoncer ou résoudre des situations iniques en invitant dans chaque numéro des figures des milieux les plus divers à rendre compte d'une situation, donner leur point de vue, partager leur vision dans leurs domaines d'expertise respectifs. Le n°66 n'y déroge pas avec les regards de trois femmes, Gaëlle Borgia, Prix Pulitzer 2020 avec le New York Times dans la catégorie internationale, Chantal Razafinarivo, bâtonnier de l'Ordre des avocats de Madagascar, Mialisoa Randriamampianina pour Transparency International-Initiative Madagascar.

S'il est vrai que l'exercice a toujours sollicité votre culture, nous avons aimé vous distraire, un quizz vous étant proposé à chaque numéro. Nos pages malgaches, quant à elles, nous invitent à mieux apprécier l'élégance, la fluidité et la précision d'une langue grâce à l'érudition et l'exigence de leur auteur. Enfin, nous avons tenu à vous offrir, toutes proportions gardées, des pages de critique littéraire, en quelque sorte le Trait d'Union des idées ou le Trait d'Union des livres, grâce à la plume d'un journaliste de métier. Loïc Hervouet nous oblige à aiguiser notre curiosité éclectique dans plusieurs genres, le cinéma, la littérature, l'essai.

Que tentons-nous aujourd'hui ? Quelle est notre vision, quelles sont nos ambitions ? Nous avons tenu bon, en équilibre sur une ligne de crête depuis le mois de mars, mais nous avons opéré une transformation de notre organisation qu'est le CEN en nous adaptant à une situation totalement inédite. La pandémie et la crise qu'elle a engendrée, les effets économiques et sociaux qui en ont résulté, tout ceci a reconfiguré notre monde. Le CEN a très vite pris conscience des mutations qui bousculent nos façons de faire, nos schémas de pensée. Dans ce monde désormais singulier, mais aussi fracturé, notre organisation veut accompagner un monde en mouvement, affirmer une vision dans laquelle elle ne peut se contenter d'être un simple témoin.

Les pages Focus du présent numéro préfigurent cet accompagnement. En faisant le point d'abord sur les équilibres en place au sein de l'organisation, ses potentialités aussi. Trait d'Union se fera l'écho de la mutation du CEN, de son engagement plein pour l'avenir de son pays d'origine, construisant de nouveaux ponts pour que les jeunes de la RNS, les jeunes de la diaspora, les jeunes de Madagascar soient acteurs du changement. Il s'agit de la responsabilité sociétale du CEN. Ce n'est guère une posture, c'est une nécessité. Son destin se confond avec celui de la diaspora, de Madagascar et du reste du monde. C'est l'un des enseignements de la crise planétaire.

Logo RNS 2021 : la lauréate

MAEVA RAHARINELINA

La lauréate du concours logo de l'édition 2021 de la RNS se prête au jeu de l'interview, la passion en étendard. À seulement vingt-six ans, Maeva Raharinelina, spécialisée dans le design digital, ouvre une agence et ne compte plus son temps. Une interview pour percer les secrets de sa réussite.

Trait d'Union : Peux-tu te présenter ? Nous parler de ta relation avec Madagascar et de ton parcours artistique ?
Maeva Raharinelina : J'ai 26 ans. Je suis arrivée en France avec ma famille en 2000 ; je suis née à Tana. J'ai grandi principalement en France. J'ai initialement fait des études scientifiques ; puis, j'ai bifurqué naturellement dans le graphisme, cela me correspondait plus. J'ai donc fait en alternance une école d'art.

TU : Peux-tu nous dire ce qui t'a poussé à participer à ce concours de logo de la RNS 2021 et qu'en attendais-tu ?
MR : J'ai appris le lancement du concours de logo RNS par le biais d'un membre de ma famille, mon beau-père, il m'a fait part des modalités du concours en me disant que ça pourrait m'intéresser. J'en avais vaguement entendu parler, c'était du bouche-à-oreille, mais je n'avais jamais osé participer. Mais je me suis lancée cette année en me disant : " pourquoi pas ?".

TU : Que représente la RNS pour toi ?
MR : Je suis allée à la RNS il y a trois ans. Avant, je ne connaissais l'évènement que de nom. Pour moi, la RNS reflète la fierté de la culture malgache avec, par exemple, le village de Madagascar. Le pouvoir fédérateur de l'événement et la diversité des sports qu'on peut y pratiquer m'ont positivement marquée. On a même participé au tournoi de foot féminin avec mon équipe [rires].

TU : Parle-nous de ton logo, que voulais-tu transmettre ?
MR : J'ai symbolisé "l'île rouge", comme on l'appelle souvent à cause de ses paysages. Sur l'île, on voit une silhouette en blanc. La silhouette pour moi représente les joueurs, les danseurs, les organisateurs, toute personne qui se reconnaît et qui a Mada dans son coeur. Le cercle symbolise à la fois un ballon, mais aussi tous les sports, football, volleyball, basketball, futsal… et le soleil dans tous ses attributs, chaleur, joie de vivre, bonne humeur que l'on retrouve pendant l'évènement ! Le vert, la deuxième couleur

dominante du logo, fait référence à la flore exceptionnelle qu'on peut trouver à Madagascar.

TU : Quels sont tes projets après le concours ?
MR : J'exerce actuellement en tant que designer digital chez Veepee et j'ai ouvert mon agence de design Maeva Agency C'est un travail prenant, mais c'est vraiment ce que j'aime faire : offrir une belle visibilité et une belle vitrine à des nouvelles marques, des événements, des mariages, des anniversaires. Mes prestations vont de la conception de logos, flyers, faire-parts de mariage à celles de sites web.
Mon mari m'a vivement encouragée. Lui-même s'est mis à son compte : il a démarré une entreprise de service traiteur semi-gastronomique ; on vient à votre domicile avec un chef cuisinier et un chef pâtissier ! Bref, on encourage tout le monde à se lancer si on est passionné !

TU : Quels sont tes liens avec Madagascar ? Quels souvenirs gardes-tu ?
MR : J'ai encore de la famille là-bas ; mes parents ont tout sacrifié dans les années 2000 pour nous permettre de poursuivre nos études en France. Au début, notre quotidien était vraiment compliqué, nous vivions chez des amis de mes parents, puis à l'hôtel, mais on s'en est sorti grâce à Dieu ! Je suis vraiment reconnaissante envers mes parents. Je n'ai eu l'occasion de retourner à Mada que deux fois depuis : en 2008 et 2019. J'en garde de très bons souvenirs. Là-bas, les gens sont toujours bienveillants et de bonne humeur. Ah, les paysages ! J'ai pas les mots... Nosy-Be et Nosy Iranja en particulier sont les plus beaux souvenirs que j'ai gardés de l'été dernier.

TU : Comment t'est venue la passion du graphisme ?
MR : Petite, j'étais affublée d'un surnom, c'était "Bemaso", gros yeux, toujours les yeux grands ouverts à observer tout et n'importe quoi autour de moi. Les images, les formes, les couleurs, tout cela me parlait inconsciemment. J'adorais aussi regarder les clips musicaux : un savant mélange de typographie, de visuels travaillés et de storytelling. Je crois que tout est parti de là ! Comment je conçois le graphisme... c'est vraiment créer quelque chose de beau certes, mais ça doit parler au plus grand nombre ; c'est vraiment important. C'est aussi beaucoup de partage. À Veepee, je me rappelle avoir intégré un énorme open space avec soixante créatifs ! C'était fou ! Une infusion de cerveaux créatifs qui maîtrisent la 3D, la typographie ou l'illustration. On avait vraiment à apprendre les uns des autres. C'était très formateur. On puisait le meilleur de nous-mêmes. Je suis spécialisée dans le secteur beauté & grande conso. Cela englobe tout ce qui est make-up, soins, crèmes, déodorants, etc. On travaille en collaboration avec des photographes, responsables shooting, assistants plateau, vidéastes, make-up artists pour créer des projets de A à Z.

TU : Quelles sont les figures qui t'ont inspirée, à ce propos ?
MR : Ma grande sœur a toujours été un modèle pour moi, elle exerce le métier d'architecte. Donc je pense qu'inconsciemment je voulais aussi être dans un domaine proche pour suivre ses traces. Des artistes m'inspirent aussi, ceux qui arrivent à exprimer une sensorialité ou qui mélangent plusieurs disciplines. Pierre Soulages pour son travail avec le noir et les textures. Alexia Roux pour son travail sur le design olfactif. J'apprécie aussi beaucoup le travail du Studio des signes qui a notamment travaillé pour la scénographie du Musée du parfum.

TU : Peux-tu nous en dire un peu sur tes passe-temps ?
MR : J'aime beaucoup (trop) le shopping ! [rires]. Plus sérieusement, je considère aussi le graphisme comme un de mes passe-temps. Quand je ne travaille pas à Veepee, je me consacre à mon agence et je travaille pour la papeterie de mariage. Ce n'est vraiment pas du "travail" pour moi, parce que j'adore me dire que je contribue au plus beau jour de la vie des futurs mariés tout en faisant quelque chose qui leur ressemble ! Sinon j'aime beaucoup la musique, le chant en particulier, et j'aime recevoir. J'aime aussi sortir dans des spots "cocooning" ou instagrammables ! J'avoue que le cadre est assez important - c'est une déformation professionnelle.

TU : Le mot de la fin pour les futurs participants ?
MR : Je dirais : de ne pas hésiter à participer ! Le concours m'a vraiment permis de mettre ma créativité à l'épreuve et de voir le soutien de ceux qui étaient derrière moi lors de la deuxième phase de qualification.

Elsa Tragin

BIO EXPRESS

Maeva Raharinelina
1994 : 14 juin, naissance à Madagascar (Antananarivo)
2012 : Bac Scientifique Option Physique-Chimie, mention BIEN
2014 : DUT MMI Métiers du Multimédia et de l'Internet - Communication numérique et Médias
2015 : Bachelor Concepteur Designer en Design Graphique Option Print, mention BIEN
2017 : Mastère International en Design Graphique, Mémoire professionnel "Les Langages de l'Odeur", mention BIEN
2019 : Ouverture de Maeva Agency

Pour Nicolas Dupuis, “tout est encore à faire”

Nicolas Dupuis, sélectionneur des Barea, s’attaque à d’immenses chantiers : la construction de nouvelles infrastructures, l’encadrement et la détection des meilleurs joueurs “dans un pays rempli de talents”. S’agit-il de nouveaux horizons pour le sport malgache ? Le 18 octobre, un calendrier bien chargé, à moins de trois mois de la CAN 2021, l’entraîneur préféré des Malgaches livre ses premières réponses.

Trait d’Union : Lorsque l’on vous a proposé la mission*, quel a été votre sentiment ? Et aussi, y avez-vous repéré des défis ? et des enjeux ?

Nicolas Dupuis : Lorsque le Président de la République et le Ministre m’ont parlé de ce projet*, j’ai tout de suite accepté la mission. Pour plusieurs raisons. Nous sortions de la CAN et nous étions alors l’équipe la plus âgée de la compétition. Il fallait donc penser à rajeunir l’effectif. Et la deuxième raison, la plus évidente à mes yeux, est que le pays est rempli de talents que nous devons trouver et auxquels nous devons donner une chance de réussir. Je parle bien de tout le pays et pas simplement de Tanà. Le plus gros défi est que nous partons d’une page blanche et que la détection des jeunes talents n’a jamais été effectuée de façon exhaustive. Le travail est immense.

TU : À mesure que vous avanciez dans la réalisation de votre mission, qu’avez-vous constaté ? Le facteur temps et les moyens : dans quelle mesure a-t-il joué ? Quant au contexte sanitaire, dans quelle mesure a-t-il joué ?

Nicolas Dupuis : Le projet existe, il est validé. Mais le Coronavirus est passé par là et nous a fait prendre du retard que nous allons maintenant rattraper. Nous devons planifier des détections partout sur le territoire en commençant par les endroits où les services de l’État ont positionné des nouveaux terrains. Rappelons que pas moins de 60 terrains homologués sont ou vont être construits partout à Madagascar. Une fois les détections effectuées, les meilleurs jeunes sur chacune des catégories d’âges seront amenés à rejoindre l’Académie Elite à Tana. Les autres, un peu moins performants, ne seront pas laissés au bord du chemin. Ils seront encadrés sur place avec des programmations préétablies.

Crédit Photo : Sport24-lefigaro.fr

TU : Le facteur culture des partenaires, collaborateurs locaux, instances locales, etc. et la vôtre, culture professionnelle, culture tout court : dans quelle mesure cela joue t-il dans l’avancement de votre mission ?

Nicolas Dupuis : Nous avons la chance d’avoir le principal partenaire à nos côtés. Le Président de la République nous soutient pleinement dans ce projet. Le Ministère est partie prenante à 100%. Et au-delà de ça, des partenaires privés sont intéressés et motivés à l’idée d’aider la jeunesse talentueuse malgache. Ils sont maintenant assez nombreux à vouloir nous rejoindre dans l’aventure. L’idée est bien de créer les futurs Bareas. Enfin, je suis en contact avec un club professionnel français, dont la motivation est similaire à la nôtre et qui souhaite nous rejoindre et nous aider dans l’aventure.

TU : Premier bilan, qu’avez-vous envie de dire, de partager ? Comment trouvez-vous les jeunes que vous avez pu rencontrer ?

Nicolas Dupuis : Le jeune joueur malgache est talentueux et techniquement très à l’aise. Il lui reste à progresser dans les domaines tactique et physique. Le travail en académie est nécessaire sur plusieurs années. Je suis très optimiste pour l’avenir de notre jeunesse. Avec votre soutien et le soutien des 26 millions de Malagasy nous nous sentons forts. Ensemble nous allons recréer l’exploit.

TU : Nous sommes à quelques mois de la CAN 2021…

Nicolas Dupuis : Les Bareas vont bien, même très bien. Nous sommes aujourd’hui plus forts que durant la CAN 2019 car beaucoup plus complets. Les rencontres amicales d’octobre ont prouvé que même en l’absence de 5 titulaires indiscutables de la CAN, l’équipe a fière allure. Le groupe est plus complet, plus homogène, plus compétitif sur toutes les lignes. Même si nous sommes très bien partis dans les éliminatoires de la CAN, tout est encore à faire. Nous devons encore prendre 4 points sur les 12 possibles pour être qualifiés. La double confrontation contre la Côte d’Ivoire qui vient de faire match nul contre le pays premier FIFA s’annonce périlleuse. Nous essaierons de faire le maximum même si nous savons que nous jouerons notre qualification plus tard contre l’Ethiopie et le Niger.

Propos recueillis par Hanitra Rabefitseheno

Souvenez-vous…CAN 2019, retour sur l’incroyable parcours des BAREAS

https://youtu.be/uwBjYQCSB7I

Rencontres

Édito

On dit souvent que la vie est faite de rencontres et que les plus belles et les plus durables, en amour comme en amitié, sont parfois les plus inattendues. La rencontre des deux artistes qui forment le duo Mada est très certainement de celles-là ; si le nom du duo doit d'abord son nom en référence à Madagascar, il le doit aussi aux premières syllabes de leurs prénoms respectifs. Sans barguigner, on peut parler de coup de foudre musical. Elle, hôtesse d'accueil au Futuroscope de Poitiers le jour, chanteuse le reste du temps, lui, artiste multi-instrumentiste, en visite au parc d'attractions, il n'en fallait pas plus pour que la rencontre se transforme en un volcan artistique aux accents lyrico-traditionnels, entre le Vésuve et le massif d'Itasy. On sent que ces deux-là se sont trouvés et se réservent un avenir tout tracé dans le monde de la musique. Il s'agit de la jeune Margherita Davico, au chant et la guitare, pas totalement inconnue des plateaux de télévision malgaches et de David Henry, compositeur, musicien aux multiples facettes, qui gravite dans le milieu de la chanson française et accompagne Marghe depuis peu au clavier et à la keybass. Tous deux évoluent dans un univers de musique pop folk influencée par les origines malgaches et italiennes de Marghe et par le style néo-classique de David. Trait d'Union affectionne les rencontres improbables et les univers musicaux décalés. ENTRETIEN.

Vero Raliterason

Musique : le duo Mada

Un vent de fraîcheur, à la confluence de deux fleuves, le Pô, en Italie, et le Betsiboka, dans la baie de Majunga, souffle sur la chanson française. Vous traversez tous les continents par un subtil mélange de rythmique gasy aux allures jazzy. Une musique inspirée par des modèles, Jimmy Cliff, Jacques Brel, Rak Roots... que le duo Mada parvient à proposer à travers une complicité récente, mais puissante. Ce qu'on retient en rencontrant Marghe ? Avant tout une nature spontanée derrière un sourire béni et un débit de paroles impressionnant. Un entretien exclusif.

TRAIT D'UNION : Pour commencer, pouvez-vous vous présenter ?

Marghe : je m'appelle Margherita, mais on m'appelle Marghe. J'ai vingt-un ans. J'habite à Poitiers, mais je suis née à Madagascar, à l'hôpital Befelatanana à Antananarivo. Ma tante est connue sous son nom d'artiste L Saphira (Mampamangy) ; elle a été la compagne de Jimmy Cliff, célèbre artiste africain ; souvenez-vous ! "Reggae night" ! C'est la musique qui m'accompagne depuis ma tendre enfance. Mes débuts pro, je les ai fait en chantant dans l'émission Pazzapa de la RTA ; j'avais douze ans ; puis avec la chaîne Dream'In dans «We love covers» ; j'avais quatorze ans. C'est le concours que j'ai eu la chance de remporter.

David : je m'appelle David Henry, j'ai appris la musique grâce à mon père, musicien également, qui m'a mis au piano dès l'âge de sept ans. Mon frère, quant à lui, est batteur et notre temps libre était essentiellement consacré à jouer de la musique en famille.

TU : Comment vous êtes-vous rencontrés et qui fait quoi dans le groupe ?

David : Nous nous sommes rencontrés l'an dernier, en août. Je me suis arrêté au Futuroscope pour écouter Marghe chanter alors que ce jour-là, je n'avais pas spécialement prévu de le faire.

Marghe : après une longue discussion, je me suis rendue dans son studio dans lequel nous avons joué une journée entière ! Tout a commencé là.

TU : Margherita, en quoi votre double culture a-t-elle des influences sur vos compositions, votre musique, vos inspirations ?

Marghe : Mon père est Italien et ma mère est malgache et c'est vrai que mes deux cultures m'ont énormément influencée, mais c'est dans la musique malgache que j'ai vraiment baigné depuis toute petite. Je pense que cela m'influence beaucoup dans ma façon de composer surtout en termes de notes, d'airs et de mélodies. Et tout cela se combine avec ce côté lyrique dans ma voix qui vient probablement de mes origines italiennes.

David : C'est le mariage entre l'esthétisme européen et la transe malgache…

TU : Vous parlez le malgache couramment ? Avez-vous grandi à Madagascar ? Qui vous l'a enseigné ?

David : Oui, oui, je parle le malgache couramment [rires] !

Marghe : J'ai vécu à Madagascar jusqu'à l'âge de quinze ans, mais on peut dire qu'avec l'apprentissage de la langue à l'école, j'ai pu me perfectionner en conjugaison et enrichir mon vocabulaire par exemple. La langue malgache a son lot de difficultés tout de même...

David : On ressent dans la musique cette difficulté de la langue avec sa précision, sa rythmique. Lorsque Marghe s'exprime en malgache, cela me fait l'effet d'une mitraillette vocale !

TU : Quels sont les artistes qui vous ont influencés jusqu'ici ?

Marghe : Parmi les artistes qui m'ont vraiment influencée, il y a Jessie J qui a été un modèle dans mon enfance. Mais aussi Miley Cyrus avec Hannah Montana. Il y a aussi des artistes malgaches qui m'ont marquée comme Monika Njava avec sa chanson Vola, je trouve qu'elle reflète vraiment la chanson traditionnelle. Et Erick Manana. Et bien sûr ma tante, L Saphira ; quand j'étais toute petite, elle était l'un de mes premiers modèles avec Jimmy Cliff ; c'est sa musique que j'entendais tous les jours à la maison ; j'en ai été imprégnée.

David : Pour ma part, j'adore la chanson française, les grands interprètes français. On pense à Jacques Brel évidemment ; j'aime beaucoup Serge Lama aussi. J'adorais Johnny Hallyday pour sa présence scénique et sa façon de s'accaparer chaque titre. Mais en même temps, je suis fan de titres jazz funky à la Earth Wind & Fire, la motown américaine des sixties, Ray Charles, Stevie Wonder. Sans oublier la musique de cinéma, dont celle d'Ennio Morricone qui était italien, Vladimir Cosma en France, tous les compositeurs de musique à l'image…

TU : Quels sont ceux avec qui vous avez déjà collaboré et ceux avec qui vous aimeriez le faire ?
Marghe : Déjà, je collabore avec David Henry [rires] ! En réalité, c'est plus qu'une collaboration, c'est d'abord l'envie de partager une passion avec d'autres artistes qui me plairait.
David : moi j'adorerais collaborer avec quelqu'un comme Vianney, Calogero.
Marghe : Pour ma part, ce serait surtout avec des artistes malgaches comme Shyn et Deenyz de Makua ; je trouve qu'ils reflètent vraiment Madagascar. Mais aussi avec Rak Roots, j'aime vraiment ses chansons, on sent le mélange de deux cultures et c'est magnifique. [Marghe fait découvrir le titre « Ngôma » de Rak Roots à David].
David : C'est vrai, on sent les harmonies un peu américaines ou européennes mélangées avec la syncope et le phrasé malgache. Ça sonne même presque italien à certains moments ! Et quand les chœurs arrivent par-dessus, tout s'envole !

TU : Avez-vous, en dehors de votre famille bien sûr, quelques liens avec la diaspora malgache en France ? Des artistes, des musiciens ou autres ?
David : On peut le dire, à notre dernier concert à Poitiers au cours duquel la diaspora malgache était présente en force, c'était un moment très agréable ; je trouve les Malgaches extrêmement sympathiques !
Marghe : Nous avons eu l'occasion de faire un concert pour l'association Namana, Jeunes Malagasy de Poitiers ; c'était assez émouvant pour moi ; c'est une des premières fois où il y avait autant de Malgaches à un concert. D'autant qu'une de nos chansons principales a pour titre "Mada", à travers ce titre, je veux transmettre un message, pas de tristesse, mais comme un appel à l'aide pour le peuple malgache.
David : C'est une chanson pour Madagascar ; on en retient facilement le refrain et même sans comprendre la langue, cette chanson fonctionne très bien. Elle parle à l'âme, parce qu'elle dégage quelque chose.

TU : Comment définiriez-vous l'âme ou le feeling de votre duo ?
Marghe : Le premier mot qui me vient en tête est « naturel », pas de stress ! Notre complicité fait qu'on sait d'avance, lorsqu'on joue, ce vers quoi l'autre va aller. Mais s'il fallait définir l'âme de "Mada", notre duo, je dirais simplement « Hakuna Matata » [Trad. : "tu vivras ta vie sans aucun souci", chanson interprétée dans Le Roi Lion, dessin animé sorti en 1994, NDLR] !

TU : Quelle est votre actualité ? Vos projets à venir ? Est-ce qu'un concert à Madagascar fait partie de vos souhaits ?
David et Marghe : Un concert à Madagascar ? Mais bien sûr ! La situation sanitaire actuelle nous en empêche, mais on adorerait pouvoir y aller.

Marghe : Tonga any izahay e ! [Trad. On s'y rendra, NDLR].
David : Les projets ce sont donc des concerts en décembre, janvier et au printemps si tout se déroule bien. [interview réalisée en octobre 2020, NDLR]

TU : Et sinon, quel est votre plat préféré, plutôt le voanjobory ou le ravitoto ? Avez-vous fait découvrir notre gastronomie à David ?
Marghe : À Poitiers, il n'y a pas de resto malgache, mais si on monte à Paris, j'en aurai l'occasion ! Personnellement, je suis plutôt ravitoto !

TU : Pour finir, que connaissez-vous de la RNS ? Seriez-vous prêts à nous faire le plaisir d'y participer ?
Marghe : La RNS, C'est l'union de la communauté gasy qui habite en France et qui se réunit sur quelques jours. C'est un moment à ne pas rater si tu es gasy et que tu habites en France. Ce sont les retrouvailles en fait, l'occasion de revoir tout le monde, ta famille, tes amis qui étaient aux 4 coins de la France. On se retrouve tous ensemble avec en plus des activités sportives, des stands et plein de bouffe, plein de cuisine malgache, ça c'est trop cool ! Et inutile de poser la question puisque bien sûr on est partants pour participer à la RNS ! Et même avant de rencontrer David, je voulais tellement y chanter mais pouvoir le faire prochainement avec David, ce serait génial !
Rendez-vous à la RNS alors !

Propos recueillis par Vero Raliterason

Édito

Des professionnels porteurs de sens

Disons-le sans détour, au début de la pandémie, les experts ont prédit un avenir très sombre pour l'Afrique : une propagation exponentielle de l'épidémie de la Covid-19, une crise sanitaire, sociale et économique sans précédent pour le continent. Et pourtant, force est de constater qu'un an après, l'Afrique est relativement épargnée.

Nous n'allons pas avancer ici les raisons scientifiques qui pourraient expliquer ce phénomène. En revanche, cela nous amène à questionner notre grille de lecture influencée par notre cadre de références occidental pour la confronter à la grille de lecture de ceux qui travaillent et vivent à Madagascar.

Trois regards pour un verre à moitié…plein
Pour ceux qui observent de loin Madagascar, presque tout est à faire ou à refaire. Le travail semble titanesque… un brin décourageant quand on a l'habitude de fonctionner avec « presque tout » à portée de main.

Et là, justement, Gaëlle Borgia, journaliste freelance, correspondante de plusieurs média internationaux, Mialisoa Randriamampianina, rédactrice en chef du réseau de journalistes d'investigation Malina, et l'avocate Chantal Razafinarivo, bâtonnier de l'Ordre des avocats de Madagascar, nous renvoient à ce paradoxe : avoir la pleine conscience que beaucoup reste à faire, même à refaire, et y puiser précisément de l'énergie et de la détermination pour garder un optimisme très solide malgré ce que cela suppose comme labeur.

En Occident, en revanche, peu se préoccupent au quotidien de leur apport à leur pays par le travail. Le cadre de référence occidental incite plutôt à la réussite individuelle. Mais ce modèle n'est pas toujours des plus pertinents : peut-on se satisfaire de faire simplement son travail dans l'un des pays les plus fragiles au monde et ignorer ce que l'on peut apporter à son pays ?

D'un enjeu individuel à un enjeu national
Pour Gaëlle Borgia, Mialisoa Randriamampianina et Chantal Razafinarivo, l'exercice de la profession dépasse largement le cadre des enjeux individuels et de leurs missions respectives. Les préoccupations au quotidien, avec l'éthique et la déontologie exigées par leurs métiers se confondent avec les préoccupations sur l'avenir et le destin de la Nation.
Analyser les faits et livrer des informations, même si celles-ci dérangent, ne répond plus seulement au droit à l'information de tout un chacun, mais devient une part de contribution pour faire avancer le pays. Bien poser les problèmes est déjà un début de solution.
Enquêter sur les dysfonctionnements et dénoncer les manquements ne signifient en aucun cas « plomber encore plus le pays », bien au contraire. C'est aussi une manière de réveiller les consciences.
Analyser sans concession son environnement professionnel et la vie de la cité n'est pas « se tirer une balle dans le pied», loin de là. C'est aussi permettre l'avènement d'autres possibles qui améliorent l'exercice de la fonction au quotidien.
Et de là naît l'espoir.
L'espoir qu'un avenir meilleur est possible, à l'instar de Gaëlle Borgia, touchée par les rencontres avec « des gens extraordinaires qui font des choses pour faire avancer le pays, qui y croient ».
L'espoir d'une maturité progressive de la Nation, grâce aux éveils des consciences que permettent les enquêtes du journalisme d'investigation de Mialisoa Randriamampianina, et l'exercice qui consiste à également identifier les opportunités dans toute situation de crise.
L'espoir d'un cercle vertueux inspiré par la démarche de Me Chantal Razafinarivo de commencer les réformes de l'intérieur, finalement par soi-même, pour mieux faire avancer l'ensemble.
Chacun de nous peut être une partie de la solution pour faire avancer le pays, et le tout peut être plus grand que la somme des parties. Tout changement provient toujours d'une minorité agissante.

Marie-Jo Tragin

Gaëlle Borgia : le journalisme, son métier, sa vision

Crédit Photo : Viviane Rakotoarivony, Is'Art Galerie

Dans une interview-fleuve, Gaëlle Borgia nous parle de son quotidien peu banal, nous livre sa vision du métier, préoccupée par l'avenir d'un pays "de pousse-pousse et de Porsche", "qui [lui] apprend à ne pas se résigner". Celle qui, avec le New York Times, a mené une enquête sur l'ingérence russe dans l'élection présidentielle, a reçu, dans la catégorie internationale, le Prix Pulitzer, la plus haute récompense du journalisme aux États-Unis. "Un cadeau que peut offrir Madagascar".

BIOGRAPHIE EXPRESS

Gaëlle Borgia est titulaire d'un Master de journalisme bilingue anglais-francais, Université Paris III-Sorbonne-Nouvelle. Après un stage à la rédaction de France 24 en 2008, la journaliste part s'installer à Madagascar en 2011 pour y être correspondante pour l'agence Afrik TV. Après avoir fait ses armes auprès de l'agence de presse panafricaine, Gaëlle Borgia exerce son métier en freelance pour des médias francophones et anglophones du monde : BBC, ABC (chaîne australienne), CNN, France 24, TV5 Monde, France 2, TF1, France 3, M6 etc. mais aussi pour l'AFP.
En 2018, elle fonde une société de production audiovisuelle, Tanala Productions, et a constitué une équipe de journalistes qui fournissent régulièrement des reportages pour les JT de France 24 et TV5 Monde et l'AFP.

TRAIT D'UNION : Tout d'abord quelle est votre conception du journalisme ?

Gaëlle Borgia : Le journalisme, c'est pour moi une question très vaste. Pour moi, le journalisme, c'est d'abord l'indépendance, c'est la déontologie, c'est suivre des règles de probité, d'honnêteté, c'est essayer de rendre compte de la manière la plus juste possible des faits et des paroles des personnes interviewées. C'est tout un ensemble de règles à suivre pour faire émerger la vérité et pour permettre aux citoyens d'avoir une opinion en leur âme et conscience basée sur des faits fiables.
L'éthique du journalisme est basée sur plusieurs principes, des principes de véracité, des principes d'honnêteté dans son travail, croiser, recouper les informations, faire en sorte que l'information que l'on livre soit juste, soit la plus objective, et impartiale possible. L'idée, c'est d'être un contre-pouvoir, de permettre à une démocratie de vivre en fait, et de proposer aux téléspectateurs, aux lecteurs, aux auditeurs, une information qui soit la plus crédible ; c'est pour moi un pilier de la démocratie dans un pays. Je n'ai pas forcément à rendre compte à un patron de presse qui a des intérêts à défendre par exemple.

TU : Pensez-vous que, dans les médias malgaches, la frontière est claire entre communication et information ?

GB : La frontière n'est pas toujours claire puisque dans certains médias, on a des publireportages sans que cela soit indiqué ; de toutes façons, cette frontière entre communication et journalisme n'est pas floue qu'à Madagascar. Il y a un gros problème global de conflits d'intérêts quand la plupart des médias sont détenus par des hommes d'affaires, quand les médias sont détenus par des hommes politiques ou des hommes assez riches ou des élites. Forcément, cela va influer sur la manière dont l'information est dominée.
Il se trouve que je travaille principalement pour des médias de service public [occidentaux, NDLR], moi, j'ai la chance de travailler avec des médias de service public qui ont beaucoup moins cette problématique ; ils sont subventionnés par des États. Je n'ai pas à suivre une ligne éditoriale qui soit dictée par des patrons businessmen.

TU : Sinon quel héritage revendiquez-vous et quelles sont les figures qui vous inspirent ?
GB : C'est un héritage biculturel, je suis née en France, j'ai grandi en France, j'ai étudié en France et je me suis installée à Madagascar il y a neuf ans, je pense avoir une double culture, je pense être

Regards

un pont entre mon pays d'origine, Madagascar et mon pays de naissance, la France. Je revendique ce double héritage, qui me permet d'avoir un recul sur Madagascar, un regard de correspondant, je pense intéressant. Quelles figures m'inspirent… Par exemple, j'ai fait un reportage récemment sur la difficulté à l'eau et à une intimité décente quand on a ses règles à Madagascar et j'ai rencontré des femmes qui ont leur propre structure d'eau, qui essaient de s'en sortir par elles-mêmes en fabriquant du savon, du miel, en faisant en sorte de ne plus dépendre de leurs maris souvent conservateurs, c'est souvent le mari qui détient les cordons de la bourse. Elles se démènent vraiment pour améliorer leurs conditions de vie ; elles ont monté une association ; c'est dans l'Androy, c'est du côté d'Ambovombe. J'étais époustouflée par tout ce qu'elles essaient de faire pour sortir du joug de leurs maris, pour sortir des violences conjugales, essayer de rester dignes, propres, malgré le manque d'eau, la sécheresse et les impacts du changement climatique auxquels elles sont confrontées. Si c'est pour une inspiration récente, j'ai beaucoup appris.

TU : Parlons de vos débuts dans le métier, comment les avez-vous vécus ? Et qu'avez-vous appris en termes d'expérience ?

GB : J'ai quasiment tout appris en étant à Madagascar ; avant, j'étais en France, je travaillais à la rédaction de France 24, mais c'était plutôt du journalisme de bureau ; j'étais toujours devant un ordi. Vraiment, c'est à Madagascar que j'ai commencé à être reporter sur le terrain ; j'ai eu l'occasion d'être confrontée aussi à un autre mode de vie, à une autre culture, à un autre mode de pensée. J'ai dû me remettre en question, j'ai dû essayer de comprendre les autres, j'ai dû m'adapter à une autre manière d'agir, j'ai été confrontée à des problématiques différentes, j'ai entendu plein de voix différentes, j'ai découvert vraiment l'extrême pauvreté, j'ai été confrontée à plein d'environnements différents. De fait, ce qui m'a beaucoup apporté, c'est d'être autant en contact avec des femmes du milieu rural que des hommes politiques que des hommes d'affaires ou des jeunes entrepreneurs ; cela m'a permis d'élargir ma vision et l'analyse sur mon pays. J'ai appris la patience, le métier sous toutes ses formes, la persévérance.

C'est un métier très dur, il faut énormément travailler, on est souvent tout seul ; je travaille pour des médias internationaux, donc qui sont loin, on est un peu livrés à nous-mêmes, mais bon… c'est le lot, je pense, de tous les correspondants dans le monde. Il faut un énorme apprentissage, j'adore ce métier, j'y consacre ma vie. Voilà… Madagascar m'a apporté cette maturité, cette expérience du métier, cette approche nuancée des choses. Quand on arrive, on part bille en tête ; on croit tout savoir alors qu'en réalité on ne connaît pas ce pays. Finalement plus les années avancent, moins j'ai l'impression de connaître ce pays [sourire]. Je pense que c'est une bonne chose, plus je doute, plus je m'interroge. Le fait est que je n'ai jamais perdu mon optimisme sur ce pays, je pense au fond, même si la situation est très difficile pour la majorité des gens et que les choses évoluent peu. Je garde quand même un optimisme et un espoir très forts pour l'avenir de ce pays. C'est pour cela que je suis toujours là.

TU : Précisément comment avez-vous choisi cette voie et pourquoi avez-vous choisi ce métier ?

GB : J'ai choisi cette voie pour plein de raisons en fait ; déjà, j'étais assez douée pour les matières littéraires et je me suis dirigée ensuite vers des études littéraires, puis j'ai eu l'occasion de rencontrer un journaliste de la presse locale de la ville où je résidais à l'époque en France ; il était venu faire un article sur la pièce de théâtre de mon lycée ; j'étais dans l'atelier théâtre du lycée ; on avait joué une pièce de Shakespeare en fin d'année, il avait écrit un article sur cette pièce. Et on avait discuté et je lui ai dit : « ça a l'air super sympa ce que tu fais » ; il m'avait dit : « tu peux postuler, je suis correspondant local ». J'ai donc commencé par faire des articles pour le Républicain sud-ouest-Essonne et la presse quotidienne régionale de ma région. Ça s'est fait un petit peu par hasard et en même temps, j'avais des appétences pour l'écriture et de fil en aiguille, j'ai décidé de continuer mes études dans cette voie. Mais cela n'a pas été évident parce qu'en France, il faut passer les concours pour intégrer les écoles de journalisme reconnues. Je n'ai pas intégré ces écoles, mais j'ai pu intégrer un Master de journalisme à la Sorbonne-Nouvelle à l'université de Paris III, c'est ce qui m'a mis le pied à l'étrier, j'ai pu faire des stages ; c'est un Master professionnel qui exige des stages de fin d'études ; c'est par ce biais-là que j'ai effectué un stage chez France 24. Ce n'est pas une vocation d'enfant, petite, je voulais être avocate, juge pour enfants, j'avais d'autres ambitions et puis, ça s'est imposé un peu à moi au fil des années. J'avais un gros intérêt pour l'image quand j'étais au lycée ; il y avait une émission que j'adorais : « Arrêt sur images » ; c'est sur France 5 le dimanche à midi et demi et je ne loupais jamais ce rendez-vous, j'adorais voir les coulisses de la télé, les dessous des reportages, etc. Quand j'ai commencé le journalisme, j'ai rapidement voulu faire de la télé.

TU : Quelle différence voyez-vous entre exercer son métier en Europe et l'exercer à Madagascar ?

GB : Ce n'est pas du tout le même métier, en France, j'étais une journaliste de rédaction ; j'ai été assistante de rédacteur en chef et assistante d'édition dans une chaîne d'information internationale ; c'est très particulier comme métier ; c'est de la fabrication de JT en amont, on était un peu les petites mains du JT ; en tant qu'assistante d'édition, je faisais des petits montages et en tant qu'assistante du rédacteur en chef, j'aidais le rédacteur en chef à préparer les JT en appelant les correspondants en amont en étant le lien entre les correspondants et la production et les présentateurs. C'est un travail de fourmi en coulisses, c'est un travail de bureau, un travail plutôt de réception de l'information. Ce sont des métiers très

particuliers.
Quand je suis arrivée à Madagascar, c'était complètement différent ; on est tout seul avec une caméra, un micro et à nous de fabriquer le reportage de A à Z ; ce n'est plus du tout le même métier ; c'est vraiment ce que je voulais faire ; je voulais être sur le terrain. Le travail de correspondant est complètement différent ; c'est nous qui fabriquons l'info de A à Z, c'est nous qui nous déplaçons sur le terrain, qui filmons, qui tendons le micro, c'est vraiment ce métier d'artisan de l'information, être le plus possible sur le terrain. Voilà, je ne peux pas vraiment comparer ce que c'est être journaliste de terrain en France et être journaliste de terrain à Madagascar. Globalement, je pense qu'il y a les mêmes contraintes techniques, les mêmes exigences et la même difficulté ; c'est un travail physique, un travail dur, il faut savoir tout faire, savoir monter, savoir filmer, écrire un texte, savoir faire un commentaire d'images, on est censé être des chefs d'orchestre dans les équipes de journalistes qui sont de plus en plus réduites.

TU : Pensez-vous pouvoir initier un débat public et à Madagascar y a-t-il un espace pour des débats publics ?

GB : Je pense que cet espace existe. Il y a une société civile très présente, il y a plein d'organisations de la société civile ; il y a plein de conférences qui se tiennent sur des thèmes liés au débat public. Mon rôle en tant que journaliste, c'est d'être une observatrice, d'analyser les faits. Je pense que ce débat public a lieu, notamment sur les réseaux sociaux ; les gens sont quand même très actifs en tous cas à Antananarivo sur les réseaux sociaux ou bien il y a un débat public qui est mené par la société civile et je les encourage à continuer toujours pour cet équilibre démocratique.

TU : À ce titre, à Madagascar, fait-on la différence entre débat et polémique ?

GB : Il est vrai que souvent, ici, les débats deviennent des polémiques, notamment parce que la liberté d'expression qu'offrent les réseaux sociaux, ça part très vite dans tous les sens, on a l'impression d'une succession de polémiques et cela entache la qualité du débat public, mais en tous cas, il a le mérite d'exister…Une parole qui est là, sur les réseaux sociaux, qui peut conduire à des décisions, à des changements. Je peux prendre plusieurs exemples ; quand il y a eu un communiqué du ministère de la culture qui incitait les filles à changer d'accoutrements, de tenues vestimentaires, cela a soulevé un tollé, cela a fait avancer le débat. Quand les internautes se sont indignés contre la mort d'une jeune femme battue par son compagnon, l'affaire a résonné jusqu'au oreilles de la première dame qui s'est saisie de l'affaire. Les exemples sont nombreux, ceux pour lesquels finalement les réseaux sociaux font l'actu, qui ont amené à des évolutions sur certains sujets ; il y a quand même toute une partie de la jeunesse qui essaie de militer à travers les réseaux sociaux ; citons l'exemple de cette plateforme de soutien aux LGBT et qui vient en aide aux personnes de Madagascar ; effectivement, on peut voir cela comme des polémiques, mais on peut aussi les voir comme des étapes qui font avancer le débat et qui font progresser une société qui aujourd'hui est encore très conservatrice.

TU : Que dites-vous des réalités de la liberté de la presse à Madagascar et peut-on parler d'indépendance des médias ?

GB : La presse malgache…je pense qu'elle est soumise comme partout dans le monde aux mêmes problématiques et notamment en Afrique ; quand on a une presse qui est détenue par des hommes politiques, par des hommes d'affaires, c'est compliqué d'espérer une presse totalement libre, elle est forcément sur une ligne éditoriale qui va plaire au patron ; ce patron est d'un parti politique et forcément ça va avoir des incidences dans la manière avec laquelle l'info est traitée.
En ce qui me concerne, j'ai la chance de travailler pour des médias internationaux, je suis indépendante, je ne suis pas soumise à ces injonctions-là. C'est difficile pour moi de me positionner comme juge de la presse malgache alors que je n'ai pas les conditions de mes confrères journalistes ; je ne sais pas dans quelle atmosphère ils travaillent ; je ne sais pas dans quelle mesure ils sont muselés ou pas ; je ne peux pas être trop assertive sur le sujet ; ce que je sais, en revanche, c'est qu'il y a un vrai problème dans la presse en général ; je pense qu'il y a un besoin de davantage de formation ; je pense qu'il y a un besoin de sensibilisation à une déontologie, à une éthique, je pense qu'il y a de vrais besoins.

TU : Au regard des réalités auxquelles vous êtes confrontée dans le cadre de l'exercice de votre métier, diriez-vous que le pays vit sa transition démocratique ?

GB : J'ai dirais que c'est un pays en transition démocratique puisque c'est un pays connu pour son instabilité politique ; il y a eu très peu de passations pacifiques ; à chaque élection, c'est un retour aux tensions, à l'incertitude ; c'est très compliqué, on est dans un système politique où il y a beaucoup de vengeance du régime élu contre le régime précédent et du régime précédent contre le régime élu ; il y a toujours des tensions entre le régime en place et l'opposition ; donc c'est une transition globalement pas apaisée. Je parlerais d'une démocratie assez fragile dans un pays où la justice n'est pas équitable ; il y a beaucoup de progrès à faire en termes de justice, en termes de droit, on est dans un pays où la corruption est systémique, où les gens la vivent au quotidien. Il y a énormément de choses qui empêchent cette démocratie d'émerger. On a en fait un pouvoir qui est très concentré autour du président et qui laisse peu de place à l'expression démocratique, mais on peut travailler.
J'ai quand même la liberté de circuler par exemple ; on a des cartes de presse qui sont délivrées par

le ministère de la communication et de la culture ; ce sont en fait des laisser-passer ; pendant la pandémie, j'ai pu me déplacer à Tamatave quand la ville était l'épicentre de l'épidémie ; donc on est quand même assez libres dans l'exercice de notre travail ; quand je circule dans Antananarivo, les forces de l'ordre me laissent passer ; c'est ce que je dis quand j'en ai l'occasion : on peut travailler, on peut dénoncer des choses, si on a des éléments probants ; l'idée en fait, c'est de pouvoir travailler en réseau, de pouvoir compter sur des informateurs ; il y a le réseau de journalistes d'investigation par exemple ; je trouve que c'est une très bonne initiative, c'est une manière de créer cet équilibre des pouvoirs et de faire émerger un contre-pouvoir.
Pour moi, c'est possible, il est vrai que c'est une démocratie fragile, le système électoral est encore compliqué, on a connu cette affaire d'un million de doublons d'électeurs, de fraudes à l'issue du scrutin, etc. Donc c'est un système démocratique assez bancal ; on ne sait pas ce qu'il va advenir, on ne sait pas si les régimes vont durer ; ils ne durent jamais très longtemps, on est sur un équilibre très fragile depuis la fin de la colonisation, mais il y a cette possibilité de travailler pour les journalistes, des choses peuvent être faites s'il y a une volonté des dirigeants politiques, mais aussi une volonté de toute la société civile.

TU : Mais vous est-il arrivé d'abandonner des enquêtes ? Est-il arrivé que des interlocuteurs refusent de vous rencontrer ?

GB : J'ai abandonné des enquêtes, mais par manque de preuves tout simplement. On a trop peu accès à des informations. Beaucoup de gens ont peur et peut-être n'ont pas assez confiance aux journalistes pour leur livrer des infos ; c'est vrai que si l'on veut faire un travail de qualité, il nous faut des documents, des preuves écrites, des preuves audio, des preuves vidéo, on y a très peu accès malheureusement, mais si on le pouvait, on pourrait sortir davantage d'enquêtes ; c'est plutôt l'accès aux preuves qui est difficile pour nous.
Il peut arriver que l'on refuse de nous accorder des interviews ; si nous, on ne reçoit pas de pressions en tant que journalistes, peut-être que nos interlocuteurs en reçoivent et pour eux, c'est beaucoup plus difficile de parler, même si j'estime que l'on n'est vraiment pas dans un État totalitaire ou toutes les voix sont muselées. Globalement il y a un accès assez facile aux personnalités politiques, on a les numéros directs des ministres, on peut les appeler directement, ce n'est pas le cas de tout le monde, ce n'est pas le cas dans d'autres pays ; donc, je ne me plaindrai pas en fait du manque d'accès aux interviews. Il y a souvent des conférences de presse.

TU : Vous avez évoqué un peu votre quotidien…

GB : Le quotidien d'un correspondant est un peu spécial. Dans, mon cas, j'ai un local, j'ai monté une petite structure il y a deux ans, c'est en fait, une société de production audiovisuelle, Tanala productions, et donc, je travaille avec des journalistes malgaches ; on est une petite équipe, on fait des reportages, des plateaux, on fait des directs pour les chaînes d'information internationales ; je prépare mes reportages ; en gros, c'est rester connectés aux informations, en tout cas de glaner un maximum d'éléments ; on fait des propositions aux médias pour lesquels on travaille ; on a chacun des médias attitrés ; on a des collègues qui travaillent pour Le Monde, RFI ; on travaille par téléphone auprès de nos médias respectifs ; nos propositions sont étudiées, évaluées parmi des dizaines de propositions provenant de tous les correspondants dans le monde ; ensuite, on nous donne un feu vert ou pas. À partir du moment où on a un feu vert, on peut lancer la préparation de notre reportage, on peut lancer le tournage, l'écriture du reportage, c'est un procédé par étapes ; on est assez libre de proposer nos sujets ; parfois, ce sont les médias qui nous sollicitent parce qu'il veulent que l'on couvre quelque chose en particulier, parce qu'ils ont un programme culturel ou une série qu'ils veulent alimenter ; mais généralement, ce sont nous qui sommes forces de propositions et qui contactons nos rédacteurs en chef. Parfois, on doit jongler entre plusieurs médias ; on n'est pas affiliés à un média ; on est journaliste indépendant ; donc, on peut jongler entre la presse écrite, la télé, la radio

"[Le journalisme] est un métier en dents de scie où on passe du calme plat à l'adrénaline"

Gaëlle Borgia

pour ceux qui savent faire les trois médias.
On est dans une polyvalence qui nous permet en fait de vivre ; c'est très difficile à Madagascar de travailler pour un seul média et même dans d'autres pays. Il y a plusieurs types de services également. On peut faire du fixing ; c'est aider un journaliste à préparer sa venue à Madagascar, l'aider à rencontrer ses interlocuteurs, l'aider à préparer sa logistique ; on nous sollicite pour alimenter le journal, des skypes, des directs, des magazines. Il faut être flexible, il ne faut pas compter ses heures ; On travaille tard le soir, on travaille beaucoup le week-end, on dort parfois peu, on est quand même soumis à des pressions parfois importantes, parce qu'on travaille pour des journaux qui sont diffusés à heure fixe, et donc, il faut que les images arrivent à l'heure, il faut que l'article arrive à l'heure, il y a un timing à tenir, ce n'est pas toujours très tranquille et quand il y a une grosse actualité comme la pandémie, une épidémie de peste ou la victoire des Barea, on va être très sollicités. C'est un métier en dents de scie où on passe du calme plat à l'adrénaline. C'est assez stimulant, on est toujours en alerte, on s'informe, on nous envoie des informations, on débat avec certaines personnes sur des sujets d'actualité, on est constamment en alerte. On n'est pas journaliste de 9h à 17h, ce n'est pas possible en fait. Je suis toujours sur mon téléphone ; pendant des années, j'avais peur de partir en vacances, parce que j'avais peur de louper le retour d'exil de Marc Ravalomanana.
C'est un métier d'adrénaline et de vocation qui fait que notre quotidien n'est jamais banal ni routinier.

TU : Avez-vous fait des enquêtes pour lesquelles vous avez éprouvé des sentiments très particuliers ?

GB : C'est une question intéressante ; c'est vraiment un métier qui suscite plein d'émotions, c'est-à-dire que l'on va être à la fois extrêmement touché par le récit d'une femme du Grand Sud de Madagascar, qui a une vie de labeur, de victime sous le joug de son mari ; par exemple, dans l'Androy, des femmes me racontaient leur enfer quotidien au point que j'en pleurais ; j'ai aussi des moments incroyables, parce qu'avec ces mêmes femmes, on va avoir des

moments de rires, de légèreté, des moments où elles vont m'inviter à manger alors qu'elles n'ont presque rien.

Ça va être l'enquête que j'ai faite sur les Russes qui va susciter de l'inquiétude et de la peur, mais aussi je vais ressentir une grande satisfaction quand l'enquête avance, quand je trouve des éléments qui petit à petit font avancer l'enquête, c'est vraiment un métier aux émotions contrastées en fait, un mélange de satisfaction, de frustration, face à des gens qui ont du mal à nourrir leurs enfants, à savoir ce qu'ils vont manger le soir quand on est dans une mine du Sud et que les gens travaillent comme des forçats sous un soleil de plomb, quand on est sur la côte Ouest, que les poissons se raréfient, les filets quasiment vides. J'ai envie de pleurer tous les jours, à chaque reportage, j'ai un espoir, je rencontre des gens extraordinaires, qui font des choses pour faire avancer le pays, qui y croient.

C'est un pays de contrastes, c'est un pays d'extrêmes en fait. C'est un pays de pousse-pousse et de Porsche, c'est un pays de sans-abri qui ne vont pas vous demander un centime ; quelqu'un qui a les moyens va pourtant vous taxer par gourmandise ; c'est un pays qui m'émeut à travers tous les reportages que je fais et qui continue à me surprendre tous les jours, qui continue à m'apprendre des choses, qui m'apprend à ne pas me résigner, mais il y a toujours cette dichotomie, ce mélange entre ombre et lumière.

TU : Dernière question, vous avez été récompensée par le Prix Pulitzer avec le New York Times dans la catégorie internationale pour votre enquête sur l'ingérence russe dans l'élection présidentielle de 2018, il s'agit d'une consécration qui a eu un grand retentissement, quels sont vos prochains défis ?

GB : Je le dis souvent, c'est Madagascar qui m'a offert le prix, si je n'avais pas été installée à Madagascar ni correspondante à Madagascar, je n'aurais jamais eu ce prix. Je suis très fière qu'un article sur une enquête à Madagascar fasse la une du New York Times et obtienne cette récompense ; Madagascar m'a fait à vie, je n'avais jamais reçu de prix avant, je n'avais jamais travaillé pour le New York Times, c'est ce genre de cadeaux que peut offrir Madagascar en fait. C'est ce qui me fait dire qu'il y a beaucoup à faire dans ce pays ; ma présence a du sens ; je me sens utile en tant que journaliste, avec une éthique, une déontologie.

Mes prochains défis ? Structurer davantage et de manière plus efficace ma société de production, je pense que Madagascar est encore sous-médiatisé. Il y a vraiment beaucoup à faire, sauf que l'on n'est pas assez nombreux. Je ne peux pas travailler pour tous les médias, je suis vraiment ravie d'avoir une équipe pour m'aider. Cela se fait dans d'autres pays, en Inde, en Afrique du Sud par exemple, il y a des sociétés de production qui pèsent.

J'aimerais bien réaliser d'autres enquêtes ; on manque de journalistes d'investigation ; on manque d'enquêtes, on est tout le temps sur de la rumeur, sur des petites polémiques, j'ai envie d'apporter un plus à ce niveau-là. Je pense que le pays en a vraiment besoin. J'aimerais bien faire du documentaire, faire un documentaire long format, de belles images de Madagascar, sur un sujet qui me tient à cœur, j'ai envie de pousser le journalisme plus loin, avec une plus grande structure, avec des formats plus longs, avec de vraies enquêtes. Ce pays le mérite, les gens l'attendent, je vois le succès de mes reportages, le nombre de vues. Quand un média international s'intéresse à Madagascar, ce n'est pas fréquent, je le dis à France 24 et ils s'étonnent parfois du succès de certaines vidéos consacrées à Madagascar. Je voudrais en faire plus dans le journalisme d'investigation et dans le documentaire.

Propos recueillis par Hanitra Rabefitseheno

"[Madagascar] est un pays de pousse-pousse et de Porsche, c'est un pays de sans-abri qui ne vont pas vous demander un centime ; quelqu'un qui a les moyens va pourtant vous taxer par gourmandise"

Gaëlle Borgia

Les grands chantiers du barreau malgache

Chantal Razafinarivo, première femme élue Bâtonnier de l'Ordre des avocats de Madagascar, a la délicate mission de représenter les avocats auprès des institutions et du public, tout en veillant à la discipline des avocats, en interne. Il appartient également au Bâtonnier de promouvoir les actions de l'Ordre. Veiller aussi aux conditions de travail des avocats est une priorité. C'est le grand chantier auquel Chantal Razafinarivo s'attèle : moderniser les outils de la profession, avancer, même à petits pas, en dépit d'un contexte compliqué par la crise sanitaire.

Une profession durement touchée par la crise

La profession d'avocat a beaucoup souffert de la crise sanitaire. Les juridictions, dans presque tout Madagascar, n'ont pas fonctionné ou très peu depuis le 23 mars 2020 au 02 Septembre 2020. Seuls les affaires civiles et commerciales urgentes, les flagrants délits ainsi que les demandes de liberté provisoire et l'appel des décisions de rejet ont fait l'objet d'audiences, des décisions judiciaires ont été rendues dans les affaires prêtes à être jugées, sauf erreur ou omission. Dérisoire à côté de toutes les procédures de fond en cours et à venir, desquelles les avocats tirent leurs revenus.
Les avocats n'ont pas le droit d'exercer d'autres fonctions, et ce, dans le but de préserver leur indépendance et leur dignité. Ils n'ont pu donner que des consultations légales, peu nombreuses du fait de la léthargie générale causée par la pandémie. Ils n'ont donc pas d'autres sources de revenus et à ce jour aucune mesure de prévoyance sociale n'a été prévue ni par l'État, pour lequel une profession libérale administre ses membres en toute indépendance, ni par l'Ordre des Avocats qui n'a pu que reporter le paiement des cotisations annuelles au 30 septembre 2020, initialement prévu le 31 mars.

Le Conseil de l'ordre a donc fait le choix de payer la totalité des salaires de tous les personnels d'Antananarivo et de toutes les sections, qu'ils travaillent ou non ou si peu et de ne régler que les dépenses urgentes de fonctionnement. Tout le programme prévu et budgété pour l'année 2020 et nécessitant des fonds a été suspendu, mais reprendra dès que la situation financière s'améliorera.
L'examen des demandes d'inscription au Barreau et le contrôle de connaissances en fin de stage pour la promotion sortante 2020 des avocats stagiaires, prévu au mois de septembre ont été également suspendus mais vont reprendre incessamment. Il en est de même pour les formations des stagiaires.

Des situations délicates

La situation est loin d'être confortable pour les justiciables, surtout pour ceux qui sont en détention. Mais la faculté de demander la liberté provisoire pour les prévenus qui n'ont pas été encore jugés ainsi que la décision de juger de suite, après enquête à la police ou à la gendarmerie, les délinquants inculpés avec de lourdes charges, ces deux éléments ont malgré tout permis de ne pas aggraver la situation carcérale et fort heureusement, les prisons n'ont pas été contaminées par le virus. Les dossiers sans prévenus en détention ne sont pas passés en jugement, laissant les plaignants sur leur faim et sceptiques quant au sort futur de leurs plaintes, car il faudra envoyer de nouvelles convocations.

Pour les litiges civils et commerciaux, les justiciables qui encourent des décisions en leur défaveur se réjouissent très certainement de la situation, les autres attendent non sans agacement la reprise des audiences prévue début septembre. Mais ce ne sera pas facile compte tenu du grand nombre de litiges en instance, les nouveaux litiges qui arrivent quotidiennement auprès des greffes et la menace permanente d'un rebond de l'épidémie.

Des mesures de prévention face à la crise sanitaire

Regards

Les chefs de juridiction ont pris des mesures adéquates : port du masque obligatoire, gel ou lavage de mains au savon et prise de température à l'entrée, désinfection périodique des lieux par la Croix Rouge, filtrage rigoureux des personnes voulant entrer au Palais de Justice, port de badge de différentes couleurs pour chaque destination, contrôle permanent à l'intérieur, appel par lots des procédures pour que les salles d'audience ne contiennent pas plus de 50 personnes, celles des avocats étant appelées en premier. Force est cependant de constater que la distanciation d'un mètre est difficile à respecter. Il faudra du temps pour que la situation revienne à la normale, mais il faut reconnaître que la crise sanitaire a permis aux uns et autres de prendre du recul et de se remettre en question pour améliorer l'existant.

Pendant cette période, le Conseil de l'Ordre a tenu à communiquer à tous les avocats les nouvelles consignes prises en fonction de la situation sanitaire : arrêt de toutes les audiences, reprise de certaines audiences, décision de reprise de toutes les audiences prévue pour le 06 Juillet 2020, décision ensuite annulée, reprise de toutes les audiences avec des consignes strictes et contraignantes qui ne sont pas toujours du goût de certains, négociations pour que les avocats puissent se déplacer et effectuer leur travail en dehors de la Région d'Analamanga, la plus touchée par la pandémie au début, délivrance d'autorisations de se déplacer, ensuite délivrance d'attestations d'inscription au Barreau de Madagascar, interdiction formelle de se déplacer, fermeture partielle des locaux de l'Ordre pour diminuer les risques de propagation du virus, thermomètre, gel et pédiluves et désinfection périodique des locaux etc. Rien n'était acquis, les divers responsables devaient gérer la situation au jour au jour.

Le Bâtonnier et ses responsabilités

Le programme du Bâtonnier pour son mandat : meilleure visibilité des avocats, meilleure gouvernance, transparence financière, renforcement de compétences techniques et déontologiques des membres du Barreau,

La salle des pas perdus du Palais de justice, septembre 2020

implication des avocats pour l'amélioration de la justice en vue de l'amélioration de la justice reste d'actualité.
J'ai tenu à examiner moi-même tous les dossiers de l'Ordre des trois dernières années et à les reclasser selon ma conception du classement. J'estime qu'on ne classe pas parce qu'il faut classer mais pour pouvoir trouver rapidement les informations utiles et les utiliser pour améliorer ce qui doit l'être.

Il n'y a jamais eu de passation formelle au Barreau de Madagascar, tout se fait en quelques minutes en toute convivialité et confraternité alors que le Bâtonnier assume totalement ses responsabilités le jour même des élections. Au regard des défis qui s'imposent à l'Ordre des Avocats, le Conseil de l'Ordre a modifié le Règlement Intérieur. Désormais, le bâtonnier sera élu en août ou septembre mais n'exercera ses fonctions qu'en janvier de la prochaine année. Pendant ces quelque trois mois, le bâtonnier sortant continuera à gérer les affaires de l'Ordre sous le regard et observations du Bâtonnier entrant. La passation sera ainsi complète.
Nous avons profité du « confinement » pour revoir toute la gestion financière des cotisations, seuls revenus de l'Ordre des Avocats, et établir des règles de procédure précises et transparentes connues de tous les membres du Conseil. Des rapports financiers n'ont pas pu malheureusement être communiqués à tous les confrères, mais ce sera aussi fait.
En termes de visibilité des avocats, des informations sur la profession, sur les avantages de la constitution d'avocats dans les affaires judiciaires et bien avant pour des conseils juridiques, sur leurs droits ont été transmises aux citoyens par voie radio télévisée. Ces actions vont continuer. Des projets de modification d'articles du Règlement Intérieur permettant la publicité personnelle des avocats sur les réseaux sociaux et leur intervention à la radio, à la télé et sur les réseaux sociaux sont en cours et seront validés incessamment. Ces projets ont été confiés à un groupe de jeunes avocats volontaires.

Vers une démarche d'amélioration continue

Les actions pour améliorer le fonctionnement de la justice ont commencé par des consultations internes sur le fonctionnement du pôle anti-corruption. Les remarques ont été recueillies mais attendent que la situation soit plus stable avant d'être transmises à qui de droit. D'autres consultations sont prévues : les problèmes rencontrés aux greffes, aux audiences etc et ce pour améliorer les prestations des principaux intervenants au bénéfice des justiciables. Nous avons également travaillé de concert avec les responsables des juridictions d'Antananarivo sur les mesures à prendre pour écarter les rabatteurs des tribunaux, mesures impopulaires et considérées par tous comme contraignantes, mais nécessaires.

Enfin, aucune formation n'a été dispensée aux avocats, qu'ils soient stagiaires ou titulaires cette année, sauf une formation en ligne offerte par le Barreau de Paris. Nous avons programmé une formation de sensibilisation sur la corruption dispensée par Transparency International-Initiative Madagascar, mais très peu d'avocats y ont participé, et ce, en raison de la pandémie. Nous essayerons de rattraper le temps perdu pendant les derniers mois restant. Mais d'ores et déjà, toutes les sections en dehors d'Antananarivo et les avocats d'Antsohihy et d'Antsirabe seront dotés ce mois–ci [septembre, NDLR] de nouveaux ordinateurs financés par un partenaire technique et financier, et de connexion, pour leur permettre d'accéder à toutes les informations légales sur le net et aussi pour une meilleure communication interne entre les avocats et le Conseil de l'Ordre et une meilleure connaissance des réalités qu'ils vivent quotidiennement.

Tout un chacun l'aura compris : le Barreau de Madagascar est loin d'être un Barreau moderne, mais il n'y a pas de honte à cela, l'essentiel est de tout mettre en œuvre pour rattraper le retard, d'avancer et de faire en sorte à ce que les avocats puissent vivre de leur travail et de s'y épanouir et que les justiciables soient satisfaits de leurs prestations.■

Chantal Razafinarivo

Une gouvernance dysfonctionnelle

Ses conclusions sont sans appel. La rigueur de l'examen et la précision de l'analyse font de son propos une référence parmi les diagnostics établis sur la gestion de la crise sanitaire par les autorités. Fin août 2020 : pour Mialisoa Randriamampianina, la crise sanitaire a révélé de manière patente les maux de la santé publique à Madagascar qu'une gouvernance fébrile et une volonté politique à faible dose n'ont pu soigner. En dépit des appels au secours d'une société civile et ses valeurs d'entraide qu'on aura presque oubliées. En un mot, "la covid-19 aura été l'éclairage ultime de plusieurs handicaps malgaches".

Avec 14 863 cas de covid-19 répertoriés depuis mars 2020 et 192 décès enregistrés à la date du 31 août 2020, Madagascar est encore loin de frôler les statistiques vertigineuses de la pandémie dans les pays européens, américains ou asiatiques. Cependant, la crise sanitaire est loin d'être jugulée malgré de petites embellies. En plus de la tension sociale née de la difficile gestion du confinement et des effets dévastateurs sur l'économie nationale et sur l'emploi, la situation d'urgence sanitaire devient problématique au niveau de la transparence et de la bonne gouvernance. Évidemment, à une échelle mondiale, aucun pays ne peut se targuer d'être réellement préparé à une pandémie d'une telle envergure. Mais dans un système où les balises de la gouvernance sont déjà fragiles, la pandémie ne peut qu'en ébranler les rouages.

Un cadre légal flou et des informations en pointillés

L'information quotidienne de la situation de la pandémie partagée dans les médias par les responsables du Centre de Commandement Opérationnel (CCO) donne l'impression d'une mise à disposition de renseignements complets, utiles, par une organisation agissante. Les entretiens bi-mensuels avec le président de la République ou son Premier ministre semblent également être des rendez-vous d'informations officielles. En parallèle, la finalisation de l'avant-projet de loi pour l'accès à l'information, à laquelle la société civile a participé, suggère une révolution dans le droit d'informer et d'être informé. Pourtant, des lacunes persistent et les voix sont de plus en plus nombreuses à réclamer la transparence et l'accès à des informations complètes et non biaisées nécessaires au suivi des actions de l'Administration.
L'appel à la transparence est devenu un leitmotiv quasi quotidien depuis mars 2020. Les organisations de la société civile ont envoyé lettres et relances auprès de l'Administration pour réclamer la transparence sur l'origine et l'utilisation des fonds de lutte contre la covid-19 . D'un côté, le flou quant au cadre légal qui régit l'exécution budgétaire applicable et appliquée sur le fonds de riposte à la covid-19 durant l'urgence sanitaire maintient une insuffisance, voire une absence d'informations. De l'autre, les mécanismes de réponse comme le plan multisectoriel d'urgence destiné à alléger l'impact de la pandémie et accompagner la relance économique, ne sont pas totalement fonctionnels. Le public attend encore l'opérationnalisation de ce plan presque deux mois après sa mise en place. La situation des aides financières ou en nature aux particuliers révèle des anomalies importantes sur les listes des bénéficiaires, comme bon nombre de citoyens l'ont remarqué, dans les fokontany.

Des organes de contrôles sans ressources

À un niveau plus élevé, on constate que les organes de contrôle des finances publiques subissent une diminution sensible de leurs budgets tel que prévu dans la loi de Finances rectificative 2020. Il en est de même pour les institutions chargées de lutter contre la corruption. Ces entités représentent actuellement moins d'1% du budget général. A titre d'exemple de cette revue à la baisse des ressources, le programme de Contrôle externe des Finances Publiques a vu son budget amputé de plus de 40%. Avec de moyens aussi limités, et dans un contexte de crise, comment s'assurer de la capacité de contrôle des dépenses et des divers financements destinés à la lutte contre la covid-19 ? Comment également assurer que ces organes de contrôle puissent s'autosaisir afin de minimiser les possibilités de corruption dans l'utilisation des deniers publics ?

“La covid-19 aura été l’éclairage ultime de plusieurs handicaps malgaches”

Mialisoa Randriamampianina

L’application du décret portant création du fonds de riposte adopté en conseil de gouvernement le 3 juillet 2020 est maintenant urgente et cruciale. C’est une balise face aux potentiels abus que peut engendrer la situation abstraite dans laquelle Madagascar évolue. Ce décret prévoit en effet la mise en place de « mécanismes institutionnels et financiers transparents et efficaces », pour reprendre le texte officiel. Il est par exemple stipulé que les dépenses imputables à ce fonds de riposte suivront des procédures légales et règlementaires, que les achats publics relatifs aux dépenses (…) « sont soumis au code des marchés publics et que l’ordonnateur établit un budget spécifique, en ligne avec le budget du Plan Multisectoriel d’Urgence et approuvé par le Comité de Pilotage du Plan Multisectoriel d’Urgence. » Des dispositions qui doivent servir de garde-fou, si elles sont appliquées et contrôlées.

Deux structures en doublon

La situation n’est pas plus claire, pour ce qui est de la gestion pratique de la pandémie. Actuellement, deux structures sont actives sur le terrain. D’abord, le CCO dont le siège est basé à Ivato, créé au début du confinement et déclaré comme la référence principale dans la gestion de la covid-19 : aucun organigramme visible sur le site web, ni texte réglementaire, partiel ou complet. Plus récemment, en juillet 2020, la Plateforme Nationale de Gestion Sanitaire est créée avec pour but de coordonner les actions de prise en charge. « Il s’agit d’un centre d’appel et de veille sanitaire ayant pour objet de faciliter la prise en charge des malades grâce à la localisation rapide des cas et des hôpitaux », tel que rapporté dans la presse locale (Les Nouvelles, 27 juillet 2020).

Les deux structures travaillent-elles en redondance l’une de l’autre ? En effet, malgré les recherches, aucun texte réglementaire ne vient éclairer le citoyen sur leurs tenants et aboutissants. Et comme cité plus haut, tant que le cadre légal reste abstrait au niveau de l’exécution budgétaire en période d’urgence sanitaire, le travail de transparence demeure difficile.

Covid-19 : un sur-éclairage sur les anomalies malgaches

En cas d’urgence sanitaire d’une envergure aussi importante que l’est cette pandémie de la covid-19, la prise de position de la société civile et de toutes entités de contre-pouvoir est salutaire pour la gouvernance. La masse d’interpellations à organiser, que ce soit sur les anomalies dans la gestion des appuis financiers ou en nature pour les familles vulnérables, sur la prise en charge des malades, sur l’organisation des tests de dépistage, sur l’achat des équipements de travail et les équipements de protection individuelle etc. reflète non seulement le constat d’une difficulté générale à faire face à l’urgence sanitaire, mais surtout des séquelles de plusieurs décennies de vulnérabilité économique et d’atermoiements de la volonté politique.

La covid-19 aura été l’éclairage ultime de plusieurs handicaps malgaches : la situation quasiment grabataire de la santé publique malgache, tant au niveau des infrastructures que dans l’appui au personnel soignant en général ; la lenteur à mettre en place des structures transparentes de travail et des organes fonctionnels de contrôle, capables d’autosaisine ; la réticence de l’Administration à faciliter l’accès à l’information publique, combien même une loi sur l’accès à l’information est sur les rails. L’un des rares points positifs de cette crise est sans doute le renforcement apparent de la solidarité au niveau des communautés. Des mouvements spontanés d’entraide et de secours, animés par des citoyens désintéressés, notamment de la diaspora, sont apparus au cœur de la crise, démontrant la subsistance salutaire de certaines valeurs malgaches que l’on croyait perdues. ■

Mialisoa Randriamampianina
Rédactrice en chef du réseau d’investigation Malina initié par Transparency International – Initiative Madagascar (TI-MG)

Malagasy Am-pielezana

Azo inoana fa mihoatra lavitra izay isa omen'ny Fanjakana frantsay ny tena izy noho ireo mpitsoa-ponenana tsy manana ny taratasy fahazahoan-dalana honina ara-dalàna. Ary ny fisian'ireo sokajin'olona ireo indrindra – na firy izy na firy – no mampanontany tena ny amin'ny lasa sy ny hoavin'ny Malagasy ivelan'i Madagasikara. Satria na ireo ao « anatin'ny vala » na ireo any ivelany dia samy manana valin-teny mitombina raha fotorana ny amin'ny antony nahafoizany ny tanindrazany.
Azo inoana koa, an-kilan'izany, fa samy miezaka hampiseho etý ivelany izy rehetra fa nahita tombony nivoaka ny nosy ka tsy manenina amin' ny hevitra tinapany.

Farany anefa, mbola azo inoana koa fa any anatiny any, misy feo mamelively sy mamelovelo, indrindra amin'ny fotoana ahatsiarovana fa hazo nifindra faka ny tena, ka na maitso toa inona aza ny ravina jeren'ny hafa, somary marikivy ny voany satria tsy mifanentana amin'ny tany vaovao aniriana ny toetra voajanaharin'ny tany niaviana.

"Avy aiza ianareo ?"

Ny tena ibaribarian'izany dia ny fanontaniana tsy misy farany isaka ny mba mifankahita ny samy Malagasy : « Avy aiza ianareo ? – Hay ao Ananona ? Tsy mifanalavitra mihitsy isika fa izahay somary avarabaratra kely. Fantatrareo izany ry…. ? Ndrý ! Mpihavana ange izany isika e ! »
Izay hetahetam-pihavanana izay no endriky ny hanina tsy miloa-bava. Maro ny hamaly hoe : Efa toetrantsika nenti-paharazana ny fandalam-pihavanana sy firaisan-kina, ary hita izany amin'ny : « Ny maty aza te ho maro », ny « Tondro tokana tsy mahazo hao », "Ny akanga maro tsy vakin'amboa"…
Fony tany an-tanàna anefa, toa tsy nivaivay loatra intsony ohatra izany ny fandalam-pihavanana, ary nisy aza sasantsasany nandositra noho ny nataon'ny havana na noho ny adidy be loatra nateraky ny hamaroan'ny havana.

Marina fa na hiolan-ko vy isika na hiolan-ko vato, tsy ho afaka amin'ny maha Malagasy antsika, saingy samy mahatsiaro tena ny tsirairay fa mihavasoka izany maha Malagasy izany ary ahiana ho voakosoky ny fotoana aza, iharan'ny ohabolan-drazana hoe : "Ny ela maharay roa".

Première édition du Forum de la diaspora malagasy, 26-28 octobre 2017

Mba hanakarana moramora kokoa ny mampitsingilahila toerana ny Malagasy atý am-pita, dia lafiny telo amin'ny toetra anatin'ny Malagasy ka hahafahana mametraka azy amin'ny tena toerany no hovoasana hahitana ny « tavan'arosiny ».

Ny fifampikasohana sy fifampikasihana

Tsy mba olon'ny hevitra misavoana sy malalaka ny Malagasy fa olon'ny hita maso sy ny azo tsapain-tanana. Raha miteny izy hoe « mamy ny miaina » dia tsy ny fahafinaretan'ny saina amam-panahy azo avy amin'ny fiainana no resahiny fa ny tsiro azo avy amin'ny fananana aina. Izany hoe azo oharina amina voankazo mamy iray ny fiainana, ka tsy misy hafa amin'ny fakana fy amin'ny hamamin'iny voankazo iny no hakany fy ny fotoana ahatsiarovany ho miaina.
Ny ahitana izany indrindra dia eo amin'ny voambolana ampiasainy andavanandro ilazany ny fitiavany olona na zavatra.

Raha misy manao soa azy, dia ireto teny ireto no tsy maintsy re : mankasitraka, mankatelina, mamy, izay teny fampiasa indrindra amin'ny sakafo miditra an-kibo.
Ary raha misaotra izy ka miteny hoe « afa-po », dia tsy ny fony akory no nesorina ka afaka, fa ny hanoanan'ny kibo no nisinda. Ny « fo » sy ny « kibo » mantsy dia afaka mifanolo toerana eo amin'ny fitenenana sy fisainana.
Efa tsikaritrareo ve fa ny « mpiray tampo » dia iray

kibo nifonosana ? « ny trafon-kena ome-mahery, am-bava homana am-po mieritra » dia fomba ilazana fa mitombo hery ny mpiantafika omena trafon-kena avy amin'ny hatavin'iny trafon-kena miditra ao an-kibony iny ? Ny « fo tsy aritra » ahazoana mihinan-kena alohan'ny Fandroana dia fanomezana « fahafaham-po » ny kibo ela tsy nihinan-kena ? Ny famaranan'ny zokiolona ny toroheviny sy ny anatranany dia hoe : « Tsakotsakoy tsara izay voalazako izay ». Raha ampirisihina ianao « handinika » izay tokony hatao dia asaina manao tahaka ny omby : mamerina mitsako ka mamotipotika ny ahitra efa azo lazaina ho levon'ny vavoniny.
Ireo ohatra vitsivitsy notsongaina tanatin'ny ampolony na an-jatony ireo dia ampy hiheverana fa ny « mby an-koditra » aloha no iainan'ny Malagasy vao ny « mby an-tsaina ».

Hisy velom-panontaniana

Ka ny sehatra ahafahany miaina tanteraka izany tsiron'ny fiainana izany dia ny fifaneraserana, ny fifamangiana, ny fifampitsidihana izay voafaokan'ny hoe : fifampikasokasohana.
Tsy tomombana anefa io fifampikasokasohana io raha tsy « mifampikasikasika ». Tsy inoantsika ho mifankatia ny mpihavana na mpisakaiza na mpiray tampo na mpivady raha ny vavany fotsiny no miteny fa tsy mbola hitantsika nifamihimpihina , nifandondona na nifampikapokapoka, nifanondanondana na mifanohantohana na nifanorokoroka…amim-pifanajana tanteraka…sy am-panajana ny manodidina.

Hisy velom-panontaniana sy fanakianana hoe : Tsy ny fotsy hoditra indrindra ve no ahitana io fihetsika mifamihina sy mifanoroka ampahibemaso io ? – Marina mihitsy izany, saingy rehefa tomorina sy halalinina ny tena « fanoitra » manosika ireo fihetsika ireo, dia tsy mifandraika velively ny an'ny roa tonta, eny, mifanohitra mihitsy aza : Ny an'ny Tandrefana dia fitiavana mivaivay olona (na biby) iray tsy hainy afenina ary mitaky porofo hita maso eo no ho eo no mahatonga azy

Première édition du Forum de la diaspora malagasy, 26-28 octobre 2017

, tsy tahotra tsy henatra, hampiseho eny amin'ny arabe izay tokony hatao an-katakonana. Io fihetsika mibaribary ataony amin'olona na biby iray io, dia tsy ho sahiny na tsy tiany hatao amin'olona na biby hafa.
Ny Malagasy kosa dia matahotra sao dia « mangatsiatsiaka » ny fihavanana raha tsy « mifanafana » amin'ny fitehatehafana sy ny fifampikasihana. Ary anehoany izany « hafanany » izany daholo izay rehetra ekeny sy manaiky azy ho havana.

Ireo antony rehetra voalaza teo aloha ireo no mampanan-danja ny fiaraha-misakafo amin'ny Malagasy. Moa tsy isika Malagasy irery no « manasa hihinana » izay sendra mandalo raha misakafo eny ivelany isika ? Raha isika atỳ am-pita no asian-teny manokana, dia mifanjevo ao anatin'io fiaraha-misakafo io ny embona ny any antanàna, ny fankafizana sakafo matsiro, ny fireharehana mihinana « sakafo gasy sy nahandro gasy » …ary –na tsaroana na tsia- ny alahelo satria « an-tanin'olona ». Hany ka malai-misaraka, sitrany ahay mampihemotra kely ny fotoana hiverenana amin'ny « fiainam-bazaha ».
Noho io toetra raiki-tampisaka saro-piaro amin'ny an'ny tena io, dia tsy vitsy ny tera-tany malagasy atỳ « Dilambato » no mahatsiaro tena ho an-tsesitany tsy fidiny, na dia safidy aza no nialana an'i Madagasikara.

Miaro tena amin'ny COVID-19

Amin'izao fotoana anoratako ny lahatsoratra izao, dia voatery mihiboka an-trano aho, tahaka ny rehetra miaro tena amin'ny COVID-19 (izay nomeko ny anaram-bositra mendrika azy hoe « kaondrana very osy ». Azoko vinany ny fahorian-tsain'ny Malagasy tsy mahazo mifamangy na an-karavoana na an-karatsiana, indrindra moa raha misy marary na nodimandry. Tsy tanteraka intsony ny « firaisana donak'afo sy dinidinika, ny fizarana ny manta sy ny masaka, ny fiaraha-mitondra ny mavesatra… » afa-tsy ny saina tsy tafandrimandry mieritreritra ny mety hanjo ny havana any an-tanàna.

Ny fotoana toy itony indindra mantsy no ahatsiarovany ny tenany ho miboridana manoloana ny tsy azo anoharana, ka ny hany anatsatsoana ny kaikitry ny « sady maharary no mahamenatra » dia ny mampanondrana vola tsy toko tsy forohana sao iny no « mahafaka ny tsiny ». Tsy ny tsiny omen'ny havana na ny manodidina na ny razana akory, fa ny tsiny omen'ny tena ny tena ihany.

Ny fifampirariana sy fifampitsofan-drano

Anisan'ny firenena tsy mbola nanalavitra firy ny hasin'ny lovan-tsofina sy ny teny isika Malagasy na dia efa ho taonjato telo aza no nampianarana antsika hanoratra sy hamaky teny. Marina fa nandaitra tamin'ny ankamaroantsika ny fampianarana sy ny fitaizana ary ny fanabeazana nasesiky ny mpanjana-tany tao an-tsaintsika, hany ka na miteny na misaina na miaina dia « vazaha navela teo ». Saingy rehefa kikisana kely ilay lokon'ny « trandraka an-tanimena », dia miseho « ny tandra vadin-koditra » maha Malagasy, na dia somary vasobasoka aza.

Ny voalohany azo anamarinana izany dia ny toe-tsaina manoloana ny « voasoratra » sy ny « voalaza ».
Ekentsika ny fahamarinan'ny « les paroles s'envolent, l'écrit reste », nefa mbola mavesa-danja kokoa amin-tsika noho ny sonia napetraka ny toky nomena. Ary iny teny nomena iny no anomezantsika tsiny izay mamadika antsika, fa tsy ampiasain-tsika ny sonia napetrany, raha tsy hoe hampakatra ny raharaha any amin'ny fitsarana angaha isika. Ary amin'ilay « nivadi-teny », dia ilay tsiny – izay teny ihany – no maharary azy kokoa noho ny sazin'ny fitsarana – raha mbola ra malagasy koa no mikoriana ao anatiny.

Izay manapa-teny manapaka aina

Iray amin'ny endriky ny hasin'ny Teny ihany io, satria raha ny marina dia azo lazaina ho ny fiainan'ny Malagasy manontolo no milafika amin'ny hasin'ny Teny.
Raha ny ohabolana momba ny Teny fotsiny no tanisaina sy anatsoahana hevitra, dia tsy ho ampy ny toerana sy ny fotoana. Tapiny vitsivitsy fotsiny ireto :

Izay manapa-teny manapaka aina.
Ny amalona fatoran'ny lelany, ny olombelona fatoran'ny teniny.
Ny teny no tsy atao betsaka, ny mamerina azy no tsy laitra.
Ny teny toy ny salaka, ny tompony ihany no afatony.
Raha ekentsika fa tsy teratera-poana na tongatonga ho azy ny ohabolana fa milafika amin'ny fiainana iray manontolo , dia tsy ho afa-miala isika amin'ny fanekena fa ny teny no maha isika antsika.
Ny tiana holazaina amin'ny hoe « Teny » eto,- ho an'ireo mandika amin'ny teny frantsay vao mahatakatra ny teny malagasy-, dia tsy « parole » na ny « langue » fa ny « verbe ».

Raha iretsy ohabolana efatra etsy ambony iretsy fotsiny no tsikeraina sy dinihina akaiky, dia izao no azo tsoahana : mamelona toy ny rivotra miditra ao amin'ny havokavoka ny Teny, ka izay olona tampenam-bava (tapahan-teny) dia semporina tsy avela hiaina, izany hoe « vonoina » (manapaka aina).
Sady fiarovan-tena amin'ny fiovaovan'ny toetr'andro ny salaka taloha no haingo. Koa raha ratsy na migoragora fatotra izy dia sady hankarary na handratra no hahamenatra. Koa raha oharina amin'ny salaka ny Teny dia satria izay « tsara teny » - milaza ny marina, manoro izay mahasoa, mizara teny mamy…- dia tsara fato-tsalaka, tsy matahotra ny harary na ho menatra.

Tahaka ny didim-pitsarana

Ny teny dia tahaka ny didim-pitsarana manamarina na manameloka izay namoaka azy satria tsy terena amin'izay lazainy ny olona. Raha teny fitaka, ohatra, no mivoaka ny vavany dia efa manamelo-tena sahady izy alohan'izay fanamelohan'ny mpiara-belona na ny fitsarana, tahaka ilay amalona matin-kanin-kely nanjary laokan'ny mpanjono noho ilay kankana noheveriny ho azo fitahina.
Nilaina izay fanazavana somary lavalava izay mba tsy hampiroaroa saina raha tsy dia mahazatra loatra izay ho tohin'ny famelabelarana.

Première édition du Forum de la diaspora malagasy, 26-28 octobre 2017

Mahavariana

Mahavariana ireo tsy dia mahafantatra loatra ny toetrantsika, ary misy Malagasy amin'izy ireo, ny fankanesantsika any amin'ny ray aman-dreny hangata-tsodrano rehefa te hanatontosa fikasana : fanorenan-trano, fanambadiana, fandehanana an-toerana lavitra, fanalana fanadinana, fananganana orin'asa… Fa inona moa no andrasana amin'ireny zokiolona ireny ? – Teny, teny, teny, tsy misy afa-tsy teny, dia ny teny hoe : « Mahaleova mahalasana, hambinin-javamanasatra anie, mba hirin'olona anie fa tsy haniry olona, ho tonga amin'ny ambony indrindra anie… ».
Raha nahomby ilay notsofin-drano, dia tsy maintsy hoderaina satria matsilo saina, hoy ny etsy, nitozo tamin'ny nataony rehetra, hoy ny eroa, tsy nety kivy, hoy ny atsý, tsara vintana, hoy ny arý…, fa ny rehetra dia samy hilaza fa nambinin-tsodrano.
Na aiza na aiza misy Malagasy tafaraka, dia ny fifampirariana sy fifampitsofan-drano no tsy maintsy mamarana ny fihaoanana, ka tsy noho ny « fahalalampomba » no itenenana azy fa noho ny fitiavan-kavana lalim-paka.

Izay rehetra atrehina sy iainana, mialoha ny fahaterahana ka hatramin'ny fahafatesana dia voahodidin'ny firariana sy fifampitsofan-drano. Ny Kabary indrindra no vilany itanehan' io fahasoavana io satria ny Kabary no manapaka izay tsy mbola voatapaka, mamatotra izay tsy mbola voafatotra ary mamaha izay tsy mbola voavaha.
Ka hahagaga ve raha ny betsaka amin'ny Malagasy ampielezana no tsy manaiky raha tsy anatera-bodiondry manaraka ny riban-tanindrazana ny zanany ?

Ny hambo sy rehareha

Tsy iavahan'ny Malagasy amin'ny mponina eran-tany akory ny fifanebahana ny mpiray ra sy ny fanambonian-tena mitaha amin'ireo mpiray ra ireo. Fa rehefa any ivelany kosa, manjary manitra izay nasiso ary manjary masina izay nohitsakitsahina tany antanindrazana. Toetran'ny olombelona mahafantatra sy te hampahafantatra ny toerana misy azy io. Hambo no anarany, ary tsy kilema izy afa-tsy ho an'izay mametraka ny tenany amin'ny toerana tsy mifanandrify amin'izay lazainy fa hainy na vitany.
Maningana amin'ny maro anefa ny Malagasy atỳ andafy noho ny hakingany mampandefitra io hambo io rehefa mifanerasera amin'ny tompon-tany sy rehefa eo am-panefana ny asa nomena hotontosainy, ka itokisana izy. Ao amin'ny fandinihana manokana momba ny « Diaspora malagasy eto Frantsa », dia voalaza fa ambony fianarana noho ny mpifindra lasy hafa rehetra eto Frantsa ny Malagasy. Mampihendanja ny fanivaivana an'i Madagasikara sy ny Malagasy izany, ka rariny raha ireharehana. Koa anisan'ny fitahirizana izany rehareha sy hambo izany, dia marobe ny Malagasy miditra an-tsehatra hiaro sy hampamiratra ny maha Malagasy, na manorina Fikambanana na mirotsaka amin'izay efa miorina mba hampikopaka avo ny fanevan'ny tany niaviana.
Eo amin'ny sehatry ny kolontsaina sy fanatanjahantena no mampanjopiaka indindra ny masoandron'ny Malagasy am-pielezana, na noho ny famirapiratan'ny avy any an-tanàna na noho ny fiavahan'ny eto antoerana. Ny tarik'i Mahaleo niakatra Olympia, ny mpilalao kanetibe tompon-daka eran-tany, ny Barea tafakatra avo eo amin'ny Kitra iraisan'ny Afrikanina ary tsy vitsy amin'ny mpilalao ao no zanaky ny Diaspora…
Ireny fahombiazana ikoizan'izao tontolo izao ireny no mampaka-tsaoka ny Malagasy ka tsy mahamenatra azy hihira ny hiram-pirenena sy hampihofahofa ny maitso, fotsy mena.

Fa ao ambadika sy ao anatin'izany zava-bita rehetra izany dia efa nisy ny hasin'ny maha Malagasy tsy iombonana amin'ny firenena hafa, dia ny halalinam-pakan'ny firaisana sy fiombonana tanteraka tahaka ny firaisana sy fiombonana tanteraka hita

mason'ny « kambana siamois ». Tsy teny fe teny akory ny hoe « nofon-kena mitam-pihavanana » amin'ny Malagasy fa, araka ny efa voalaza tarý am-piandohana, dia tanteraka ara-bakiteny io toa zava-mahagaga io amin'ny olona niara-nitelina hena nosilahina tamin'ny omby iray.

Tsy finoana no fototry ny resaka

Saro-takarina izany ho an'ny nandova ny fomba fisainan-dry Descartes, fa mandeha ho azy amin'ny fomba fisaina malagasy hiringiriny. Aoka hazava : Tsy finoana no fototry ny resaka fa fomba fisaina.
Raha hazavaina amin'izay fomba fisaina izay, ohatra, ny nahalasalavitra ny « Barea » tamin'ny Amboaran'i Afrika, dia tsy mpilalao iraika ambin'ny folo no eo ambony kianja, fa kambana iraika ambin'ny folo, ka na havitrihana na hafanam-po na fikaviaviana na havizanana dia ny rehetra no ahitana izany fa tsy ny telo na efatra. Tena iainan'izy rehetra ny « tanan-kavia sy havanana , izay didi-maharary ».
Fa mbola ambonin'izany voalaza izany, dia tsy izy mpilalao ihany no « tana-kavia sy havanana » fa izy sy ny firenena malagasy nanohana azy.
Tsy hohadinoina mihitsy, satria tsy mbola nisy nanao na nahita na oviana na oviana, ny fihetsiky ny mpilalao malagasy taorian'ny fahareseny teo amin'ny ampahefa-dalana : Nifona tamin'ny Malagasy izy. Moa tsy milaza izany fa toy ny nofo iray ny Malagasy sy ny mpilalaony, ka izay hirifirin'ny mpilalao dia hirifirin'ny vahoaka manaraka azy ?
Tamin'ireny fotoana ireny no tena nahatsapana fa soatoavina mampamiratra ny fanatanjahan-tena ny kolon-tsaina, ary manamafy faka ny kolon-tsaina ny fanatanjahan-tena, raha mbola tsy maty ny maha firenena ny tany sy ny mponina ao aminy.
Talohaloha tany tatý Frantsa, dia niafinafina sy nifihify ny Malagasy niondrana. Tao ny mamaly « tsia » raha anontaniana hoe : « Malagasy ve ianao ? ». Tao ny nanova ny anarany ho vazahazaha kokoa. Tao ny nandositra ny fifaneraserana amin'ny Malagasy hafa. Tao ny nisahato fa tsy hiverina any Madagasikara intsony mandrakizay.
Ankehitriny tsy misy tsy te hanandratra avo ny anaran'i Madagasikara sy ny Malagasy. Indraindray, mila hivadika ho hadedahana sy hakevohana ilay rehareha, nefa tsy maninona izany raha hadedahana sy hakevohana « tena malagasy » no aseho. ■

Abel Andriarimalala

"Saro-takarina izany ho an'ny nandova ny fomba fisainan-dry Descartes, fa mandeha ho azy amin'ny fomba fisaina malagasy hiringiriny. Aoka hazava : tsy finoana no fototry ny resaka fa fomba fisaina"

La période que nous vivons depuis près d'un an bouscule nos certitudes, nous fait basculer dans un avenir incertain et nous oblige à nous arrêter un instant, cesser d'agir, résister, se transformer, enfin penser. Que dire aux bénévoles, à ces femmes et ces hommes engagés au sein du Comité National d'Organisation ? Que dire sans débiter des banalités ? J'exécute en effet ici un exercice, pour moi, nouveau : rédiger un édito.

Pour réussir cet acte périlleux, je me résous enfin à une chose peu ordinaire en mon for intérieur, dialoguer d'abord avec moi-même. Seule l'authenticité de mon propos me sauvera de ce cheminement rhétorique que j'entame auprès de vous. J'ai senti vos interrogations, éprouvé les mêmes doutes, reconnu votre audace, tiré mon chapeau devant votre ingéniosité.

J'ai réfléchi, nos recettes sont somme toute banales, mais inoxydables. Éprouvées et incontournables dans les moments les plus graves. Grâce à une confiance mutuelle, grâce au génie de l'amitié, grâce à nos valeurs fondatrices que sont la solidarité, la fraternité et le fair play, en dépit de tout, notre volontarisme, notre capacité d'innovation et une implication collective ne se démentent pas. Compte tenu de l'envergure de notre organisation, constituent-ils des ingrédients suffisants ? Pas si sûr.

À ce titre, avec le recul nécessaire, l'ancien président, Olivier Ramanana-Rahary (2014-2019), lève le voile sur ce laboratoire qu'est devenue la RNS pour expliciter les théories qui ont fourni sur le terrain des outils de management des projets et de l'organisation, consolidé les compétences des équipes dont la motivation et le sentiment d'appartenance à la RNS valent précisément par une adhésion à projet inclusif et un fonctionnement horizontal.

À quelques jours de la fin de l'année 2020, je peux ainsi affirmer que notre organisation, sans fausse modestie aucune, sera devenue une organisation anti-fragile, c'est précisément ce patrimoine immatériel inestimable qui nous a permis cette transformation. Un patrimoine qui se dessine sous un propos tenu avec pédagogie.

Malgré tout, souhaitons-nous des fêtes confinées, mais heureuses. Malgré tout. Après une assemblée générale singulière, pour la première fois virtuelle, dans une sérénité que l'on nous envie très certainement, je vous invite à de nouveaux défis, de nouvelles perspectives. L'année 2021 sera longue. Elle nous demandera du courage et de l'audace. Les défis restent immenses, les projets foisonnent.

Belle année à tous !

Njara Huberto Fenosoa

Samy Club : la transmission

« L'ÉTAT D'ESPRIT QUI NOUS ANIME REPOSE SUR L'ATTACHEMENT AU PAYS, LA FRATERNITÉ ET LE FAIR-PLAY »

À l'origine

Nous sommes au début des années 1990. Convivialité et gourmandise commandent l'ambiance des rencontres réunissant régulièrement quatre familles malgaches. Elles éprouvent le besoin de partager leur passion, le basketball. 1994 : ainsi une équipe va-t-elle porter pour la première fois le nom de Samy. 1995 : Samy Club voit le jour. Les années passent et se ressemblent ; le petit groupe demeure, l'amitié en fait la cohésion. Les sorties familiales se terminent par des matchs de basket-ball. Puis, les enfants, à leur tour, prennent de la graine, et dribblent sur les pas de leurs parents, avec des aptitudes pour ce sport collectif partagé.
D'autres familles, de nombreux jeunes joueurs de basket-ball et de volley-ball, attirés par l'ambiance conviviale et sympathique, se joignent naturellement au groupe. Mais c'est en 1998, le 27 juin, que Samy Club formalise son existence juridique lors d'une assemblée générale constitutive. L'association a pour objet la pratique d'activités sportives, le développement des contacts culturels et humanitaires, le maintien du lien social et amical entre compatriotes. Le président-fondateur, Samuel Rakotozafy, puis Sylvia Raoilison ont précédé Tahina Randrianarisolo, aujourd'hui aux commandes. Tahina, attaché à la transmission, s'est entouré de jeunes : Manitra Rakotozafy, Mihary Randrianarisolo, et Aubert Raoelison. De quoi insuffler un nouveau dynamisme à l'association.

Le basketball

Le basketball a longtemps constitué le sport principal du club, avec trois équipes participant plusieurs années de suite aux compétitions de la RNS. Il arrive aussi que certains fondateurs du club participent aux matches d'exhibition de basketball des Vétérans. Événement nouveau : une participation à la natation depuis 2016. À souligner enfin la participation au volleyball également à la RNS.

Fraternité et fidélité

Samy club, basé en région parisienne, fait partie des cofondateurs du CEN, l'actuelle association qui pilote la RNS. Depuis 1998, le club n'a jamais manqué à l'appel, ayant toujours fait partie des instances du Comité Exécutif National et du Comité National d'Organisation. La présence assidue de l'association à l'organisation n'a jamais failli en vingt-cinq ans d'existence. Enfin, en dehors du cadre de la diaspora, les jeunes membres participent à des tournois de basketball, sont passionnés de danse, participent aux Rallye 4L Trophy et co-animent une fanfare. Samy Club reste un lieu de rencontres, accueillant des sportifs de tous horizons et de toutes générations. Beaucoup sont restés, d'autres ont renforcé diverses équipes pour les tournois de la RNS. Le fil rouge de l'association ? La fraternité.
Il est difficile de dresser ici une liste exhaustive des quelque soixante joueurs et membres passés au club, mais la participation de Samy club, dans les tournois sportifs, aussi bien ceux organisés à la RNS, depuis la fin des années quatre-vingt dix, que par des associations sportives de la diaspora hors du giron de la RNS, en Allemagne et en Belgique, entre autres, témoigne de sa fidélité et de son attachement à la RNS et et à notre pays d'origine.

Perspectives et avenir

Les jeunes du club ouvrent de nouveaux horizons avec des projets de voyages culturels et sportifs en France actuellement à l'étude pour les membres du Club. Des actions solidaires pour Madagascar sont également envisagées par cette nouvelle génération imprégnée d'une double culture. ■

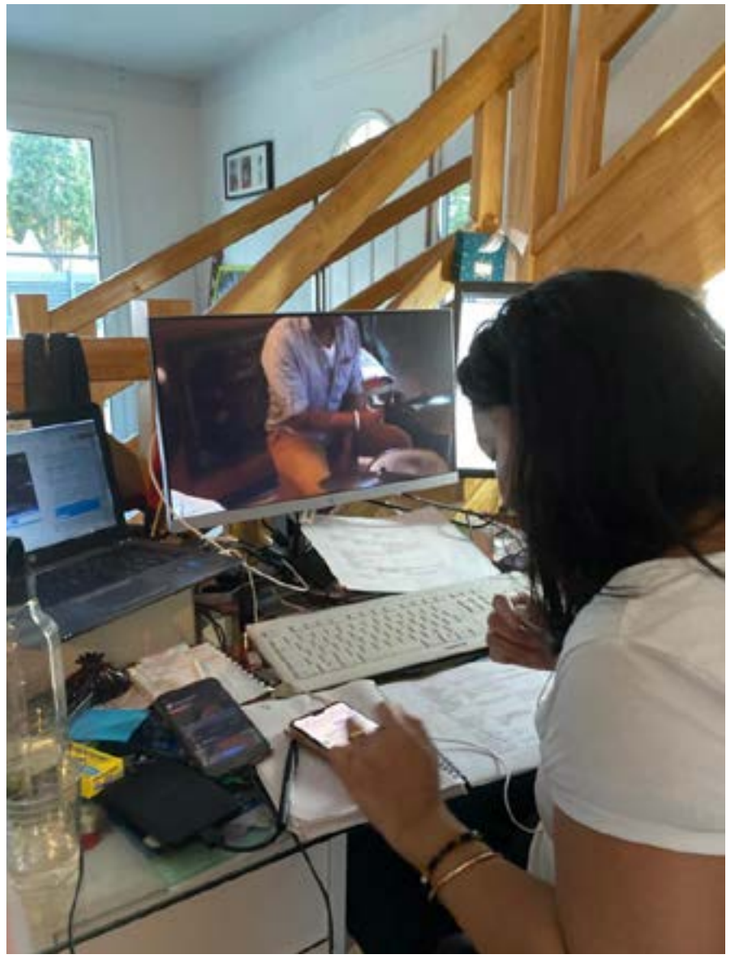
Mbola Andrianarijaona

Les coulisses du RNS LIVE CHALLENGE

Retour sur une édition qui a transformé la RNS, où l'agilité a primé sur la sidération. Les coulisses fourmillent d'anecdotes, Volatiana Razafintsambaina revient sur un épisode où la débrouillardise et les étincelles ont comblé des compétences balbutiantes dans le live numérique.

Que retient-on du RNS live challenge de mars-mai 2020 : si vous interrogez le public, peut-être vous dira-t-il qu'il n' a pas tout compris, que se passait-il, mais qu'il a vu des Lives Faceboook s'enchaîner sans discontinuer autour du sport et de la musique. Il vous dira qu'il a été surpris plus d'une fois en découvrant les intervenants, parfois des artistes reconnus, ou des champions sportifs ; ou encore un cousin s'essayant à un concours de chants ; ou parfois, enfin, de parfaits anonymes venant du Canada… Une palette variée, des jeunes talents et des artistes connus, des pros moins connus, c'est ainsi que l'on pourrait définir ce Live Challenge. Enfin, on pourrait le qualifier d'inattendu, innovant, persévérant et résilient ! Ceci pour le côté scène.

Côté cour, ce fut une toute autre histoire, des équipes aux commandes, un travail acharné. Il y eut des moments au cours desquels nous avons retenu notre souffle, d'autres qui nous ont procuré soulagement et satisfaction. Toute une gamme d'émotions pour assurer un live inédit. Sur le fond, nous avions à cœur de proposer un contenu de qualité ; il était entendu que cela ne pouvait passer que par des intervenants de qualité. Sur toutes les thématiques, il a fallu convaincre les meilleurs, dénicher des pépites ; puis, le casting fait, organiser les tests techniques. C'était une grande première pour beaucoup : passer en direct sur internet et s'approprier les applications et leur paramétrage. Avec près de 50 lives et autant de participants, imaginez le nombre de tests techniques à réaliser. Et à l'heure H, notre tête quand on voit que notre invité a modifié sa configuration et que le son ne passe plus.



Des prouesses en régie

Il y eut d'abord ce que nous avons immortalisé sous le nom de grande chaîne de solidarité. Un exploit. En moins de 48 heures, une cinquantaine de participants, des personnalités, comme simples compatriotes acceptent, pour la veille de Pâques, d'honorer notre rendez-vous via un Zoom planétaire. C'est aussi la date que choisit la plus connue des applications de vidéoconférence pour mettre à jour sa dernière version et rendre indisponible la retransmission en direct sur Facebook durant plusieurs heures. Nous voilà donc, testant, fumant, rageant pendant une grande partie de la nuit, et à bout de nerfs, à trois heures de recevoir ambassadeurs, chargés de mission dans les chancelleries et autres personnalités... Nos montages des vidéos reçues des Malgaches du monde sont prêts, notre script, le discours du président, tout est prêt mais Zoom, quant à elle, ne l'est plus ! Et comme par magie, une étincelle : changer de navigateur internet et passer à Google Chrome et...Go, tout repart !

Nous n'étions qu'aux premiers lives. Et bien que le fond importe, la forme l'était pour nous tout autant. Rapidement, nous nous sommes confrontés aux limites de Zoom, lorsqu'il s'est agi de réaliser des lives ludiques et interactifs avec le public. Une priorité s'imposait, chercher une alternative, répondre au critère : « joli presque comme à la télé ». Toujours dans le souci de proposer de la qualité à notre public, nous voilà testant différentes plateformes de streaming qu'il fallait maîtriser en quelques heures pour répondre au rythme effréné de nos émissions Live Challenge RNS.

Là encore, l'observation, le réseautage et l'audace ont payé, avec la découverte d'un nouvel outil pour réaliser des lives sympathiques et surtout interactifs. C'est toujours valorisant pour un artiste de lire en direct les commentaires de son public !

RNS live Challenge : un pari gagné

On a beau avoir des équipements éprouvés et les meilleurs intervenants, si l'alchimie n'est au rendez-vous, par écrans interposés, l'ambiance ne passera pas. Or, l'un de nos outils familiers est de créer un lien de proximité tout en étant capable de relever un challenge, assurer notre mission, en d'autres termes, créer une complicité entre l'artiste ou le sportif et son public.

Inversement, si l'alchimie opère, si l'ambiance emboîte le pas, sans des conditions correctes de connexion, tout s'effondre ! Aviez-vous remarqué ? Des images figées, nos invités, dans un théâtre shakespearien, entrant et sortant du studio, des vidéos quelque peu saccadées ? De Madagascar ou de la région parisienne, certains artistes ou sportifs ont monté spécialement des vidéos pour assurer le spectacle. Force est de constater, la connexion internet n'était pas toujours au rendez-vous lors du Live Challenge. C'est sans parler des déconnexions intempestives, nos ordinateurs durement éprouvés d'être sollicités 18h/24 pour des transferts de Giga Octets transférés et diffusés en direct !

Des moments improbables, mais des instants de bonheur avec un public qui n'avait jamais autant manifesté sa présence et son impatience de connaître notre agenda. Notre capacité de résistance au stress rudement éprouvée certes, mais pour un résultat désormais inscrit dans les annales de la RNS. 2020 aura été en coulisses une année de transformation.■

Volatiana Razafintsambaina
Coach des séminaires 2019 et 2020

Vision délibérée et visions émergentes

En creux, la reconnaissance de notre culture d'héritage. La débrouillardise, un ingrédient unique, le ady gasy immortalisé par la caméra d'un réalisateur-documentariste malgache. En vrai, des allers-retours permanents entre les réalités du terrain corrigées ou transformées et des théories managériales tentées ou réussies. Ou comment la RNS est devenue une organisation anti-fragile.

Dans un article intitulé « La Rencontre Nationale Sportive et sa revue Trait d'Union » paru en mai 2011 dans la revue Migration et Société, les universitaires Éric Claverie et Evelyne Combeau-Mari notaient, au sujet de la RNS : « En une dizaine d'années, son organisation est passée du stade de la débrouillardise à celui de la compétence la plus aboutie en matière événementielle, faisant notamment appel aux techniques managériales les plus modernes mises en œuvre par des bénévoles souvent excellemment formés ». Près d'une décennie plus tard, la RNS s'est encore transformée, confortant sa notoriété, sollicitée et engagée sur des projets qui élargissent son champ d'intervention initial. Le nombre des visiteurs et participants, celui des abonnés et suiveurs sur les réseaux sociaux connaît une évolution remarquable et les réalisations, une trajectoire reconnue et même enviée. Quels éléments peuvent expliquer sa pérennité, sa résilience ou plus, sa faculté à resurgir encore plus chargée en énergie et en information dans un monde volatile, incertain, complexe et ambigu, particulièrement au terme de cette extraordinaire année 2020 ?

Rappel des évènements

Depuis 45 ans, du moins depuis les 20 dernières années, ce qui est devenu la Rencontre Nationale Sportive et culturelle des originaires de Madagascar et de leurs amis est réalisée par une organisation qui entend apporter de la valeur, s'inscrire dans la durée, mobiliser créativité et innovation, s'améliorer de manière continue. Calendrier calé, l'année débute par l'annonce officielle de la ville hôte. La période des inscriptions s'enclenche avec le tirage au sort comme point d'orgue. La distribution des poules vient boucler les pages de la brochure dans laquelle figurent le programme des tournois sportifs, les activités à ne pas rater aux côtés de la présentation des sponsors.
Pendant les trois jours du week-end de Pâques, le Comité National d'Organisation produit un évènement lancé par la cérémonie d'ouverture. Le Village, point de rencontre privilégié séduit des milliers de visiteurs grâce à ses restaurateurs, ses stands d'exposition-vente et l'animation sur sa scène musicale. Les phases éliminatoires des sports collectifs et individuels montent en intensité jusqu'aux phases finales et atteignent un point culminant dans le Palais des sports et dans le stade de football. Les soirées de clôture, uniques mais diverses, attirent des milliers de participants.

Une solution de substitution

Jusqu'à cette année 2020 qui aura été celle du questionnement de la capacité de résilience. Alors que le processus s'est enclenché comme prévu, qu'une ville inédite, Cergy en Île-de -France, accueillait la 45e édition, qu'une visite en écoute et en échange avec les associations dans les grandes villes de France, la RNS Tour, a été effectuée, la crise sanitaire empêche le déroulement de la RNS dans sa version traditionnelle en présentiel. Ce qui oblige les organisateurs à inventer dans la foulée une solution de substitution qui incarne ses fondamentaux : une rencontre de référence qui maintient le lien avec le public RNS, qui articule sport, culture et Madagascar. Pendant 40 jours, ce sera le RNS Live Challenge qui s'appuie sur les outils numériques, la communication, la puissance des réseaux et surtout le talent des participants et l'agilité de l'organisation.

Mise en balance des théories

Une des clés du développement de la RNS est le parti pris de ne pas réinventer à chaque problème rencontré ou sujet à traiter une hypothétique machine à cambrer la banane. Mais de puiser l'inspiration au sein des idées ou des méthodes qui ont fait leurs preuves dans l'histoire du management.
Souhaiter rationnaliser les tâches, les réaliser de manière techniquement optimale, sont les sujets auxquels se sont attachés Frederick Taylor aux États-Unis, Henri Fayol en France qui formalisa les premiers principes de management, Max Weber en Allemagne et son organisation bureaucratique au début du 20e siècle.

Le sentiment d'appartenance à un groupe

Percevoir la richesse de la diversité, l'intérêt du conflit constructif, la vertu de la négociation « gagnant-gagnant », la motivation par d'autres leviers qu'un salaire, fondement du bénévolat, comme la participation, la responsabilisation et l'autonomie constituèrent le domaine de prédilection de Mary Parker Folett au début des années 1920. C'est l'ère des Relations Humaines pendant laquelle Elton Mayo, conduisant les expériences de Hawthorne montra que la motivation dépendait de la considération, de la reconnaissance, de l'appartenance à un groupe. Et qu'Abraham Maslow présenta sa célèbre pyramide qui hiérarchise les besoins qui motivent l'être humain : physiologiques, de sécurité, d'appartenance, d'estime et enfin d'accomplissement de soi.

Management par la qualité et approche systémique

Considérer l'organisation comme un système ouvert fut la découverte du courant « systémique » après la 2e guerre mondiale. Il s'agit de porter un regard global sur l'organisation qui n'est pas uniquement la somme de ses parties. Et de davantage porter son attention sur les interactions et les interdépendances entre les éléments que sur les éléments eux-mêmes. Sa figure de proue, Peter Drucker met en avant l'importance des parties prenantes, particulièrement des clients, souligne comme fonctions clés le marketing et l'innovation et inventa la direction participative par objectifs. William Deming fonde le management par la Qualité, ce dernier concept étant utilisé dans le sens de la capacité à manager efficacement et à satisfaire les parties prenantes bien au-delà de la simple qualité des produits. Il fut le père de notions comme : la performance opérationnelle, le management par les processus, l'amélioration continue avec sa fameuse roue de Deming : PDCA pour Plan-Do-Check-Act. Ils firent émerger de nouvelles notions à l'échelle de la société entière : l'approche systémique, prémice du développement durable et de la RSE (Responsabilité Sociétale des Entreprises), l'économie de la connaissance que les années 1990 allaient révolutionner avec l'avènement d'Internet, des NTIC (Nouvelles Technologies de l'information et de la Communication).

L'organisation, un organisme vivant

Gérer l'organisation qui devient « le royaume des relations de pouvoir, de l'influence, du marchandage et du calcul » fut le champ d'investigation de la sociologie des organisations. Pionnier de ce mouvement en France, Michel Crozier considère que le rôle du manager n'est pas de se complaire dans cette réalité plus sombre ni de la subir mais de la faire évoluer vers le haut. Un nouvel incontournable du management contemporain émerge : la conduite du changement. Simultanément, James March aux États-Unis, souligne, outre ses conclusions similaires sur les jeux de pouvoir, les prises de décisions et l'importance centrale des négociations, l'efficacité de « l'apprentissage organisationnel» : tirer des enseignements de ce que l'organisation produit, ses choix, ses succès, ses erreurs. L'organisation est perçue comme un organisme vivant. Plus tard Edgar Morin, penseur de la complexité, enrichit ce courant.

Vision délibérée et visions émergentes

Piloter en situation complexe et incertaine nécessite l'acquisition de certains outils. La planification chère à Igor Ansoff dans les années 1960, intellectuellement séduisante, trouve ses limites dès les années 1970 car naturellement statique dans un monde mouvant. Elle fut remplacée par le management stratégique. Henry Mintzberg en fut la première grande figure. Il définit une grille d'élaboration de la stratégie dite des 5P (Plan, Pattern, Ploy, Position, Perspective), intégrant le SWOT (forces, faiblesses, opportunités et menaces), modèle d'analyse développé à Harvard en 1965. Il enrichit la vision « délibérée » venant du haut par des visions « émergentes » venant des managers de terrain. Il réaffirme la centralité du client et le caractère contingent du management. L'autre figure de ce courant est Michaël Porter qui présente les « 5 forces de Porter » où la stratégie consiste à rechercher en permanence un avantage concurrentiel, plaçant l'innovation comme levier majeur pour distancer ou décourager les concurrents.

Manager avec les problématiques contemporaines oblige à prendre en compte des considérations apparues depuis les années 1990 : la maîtrise des risques y compris les risques psycho-sociaux avec comme corollaire le développement de la fonction RH (ressources humaines) et de la QVT (qualité de vie au travail), l'intelligence collective, le déploiement des systèmes d'information, la multiplication des méthodes d'amélioration comme le Lean Management suivi de l'émergence de la notion d'agilité.
Il va sans dire que manager aujourd'hui c'est être conscient que chacune de ces idées et méthodes rapidement esquissées comporte ses propres limites. Le management demeure contingent et à chaque pas se pose la question : ajuster les pratiques ou changer de paradigme ?

Bilan des solutions mises en œuvre

Si l'on peut considérer que les théories sont des ouvre-boîtes, quelles boîtes ont été ouvertes à la RNS cette année ?

La décision de reporter la RNS 2020 de Cergy a été prise bien avant les mesures de restriction de l'État. Elle est consécutive à la recommandation d'une cellule dénommée de maîtrise des risques puisqu'elle en a appliqué les méthodes. La préservation de la santé des compatriotes fut un critère largement plus prépondérant que les manques à gagner financiers inéluctables.
L'engagement dans le RNS Live Challenge a été impulsé par une de ces précieuses recrues qui ont rejoint l'organisation de la RNS. Coach à la ville, elle avait déjà initié le CNO au « design thinking » lors du séminaire 2019. Le RNS Live Challenge qui marque l'entrée de la RNS dans une nouvelle ère, concentre les valeurs que le CNO a collectivement choisi de s'approprier et d'incarner au cours de cette année sidérante : l'optimisme, la solidarité, l'intergénérationnel et l'innovation. Ces valeurs sont tapies depuis les origines de la RNS au cœur de sa devise mettant en avant la fraternité : « firahalahiana vao fifaninanana ».

L'optimisme comme un élan, une force vitale qui pousse à aller de l'avant, à obtenir, à conquérir, par la force, par l'intelligence, par les mots en s'appuyant sur nos petites réussites qui permettent de gagner en confiance et en ambition.
La solidarité comme sentiment de responsabilité et d'interdépendance au sein d'un groupe d'humains moralement liés les uns aux autres et qui nous conduit à nous comporter comme directement confrontés au problème de l'autre, conscients que c'est l'avenir du groupe qui est en jeu. Que les êtres humains appartiennent à une même communauté d'intérêt.

L'intergénérationnel comme axe clé du mieux vivre ensemble : « la transmission et le partage réciproque des savoirs sont les clés du vivre ensemble » selon Carole Gadet, chargée de projets intergénérationnels éducation nationale. Une coloration particulièrement malgache pour ceux qui ont connu les « takariva amorom-patana » (soirées au coin du feu), « tan-tsoroka » (toucher de l'épaule comme symbole de la transmission), et qui connaissent la valeur des angano (contes et légendes), des tetiarana sy tantaran'ny fianakaviana (arbre généalogique et histoire de la famille) dont ont hérité les « zanakantitra » et les taizan-drenibe sy raibe (éduqués par les anciens).
L'innovation comme état d'esprit constructif pour explor-

er positivement le monde, dépasser les conventions, sortir des sentiers battus en prenant des risques. C'est le levier de l'amélioration continue et le moteur de l'avantage concurrentiel.

Réalisations et prouesse

De nombreuses autres réalisations ont été la réponse de la RNS au choc de l'année 2020. Elles figurent dans le rapport moral et le rapport d'activité présentés lors de l'assemblée générale qui fut elle-même une prouesse technologique puisque pour la première fois elle s'est déroulée en visioconférence et que les membres du Comité d'Éthique ont été élus lors d'un vote numérique.

Ont constitué les réalisations 2020 : le tournoi de football des jeunes à Cergy, les contributions aux actions de soutien à la préparation des Baréa, le relais d'actions et d'initiatives d'associations de la diaspora, la parution des numéros du Trait d'Union, le magazine en ligne de la RNS, le séminaire qui a révélé de nouvelles compétences et de nouveaux talents au service de la réalisation de la RNS.

Pistes de solutions futures

Les travaux de Nicholas Nassim Taleb tels qu'il les expose dans son livre « Antifragile » classe les organisations humaines selon leur réaction aux chocs, aux traumatismes, au stress, aux agressions, au changement.

Les organisations fragiles, focalisées sur la protection ont peur du changement, cassent comme le verre ou les œufs. Les organisations robustes comme les châteaux forts ont une structure pyramidale ou en silo. Face au changement, elles sont en déni et optent pour le renforcement et le repoussent.

Les organisations résilientes, comme le roseau de la fable de La Fontaine, plient, mais ne rompent pas, elles absorbent le changement et sont capables de revenir à l'état initial anté-choc. Structurées en réseau, elles sont focalisées sur les process, les outils et l'agilité.

Enfin, et c'est l'apport conceptuel de Taleb, les organisations qui ont la capacité de s'améliorer quand elles subissent une agression ont hérité du néologisme « antifragiles ». Les muscles, pourvu que les stress ne soient ni trop violents ni trop fréquents, l'ADN, les systèmes immunitaires et jusqu'ici l'humanité sont des exemples de tels systèmes. Leur mode d'organisation est organique. Face au changement, ces organisations s'adaptent ou mieux, s'auto-adaptent rapidement, parfois de manière fulgurante. Elles sont focalisées sur l'Essence.

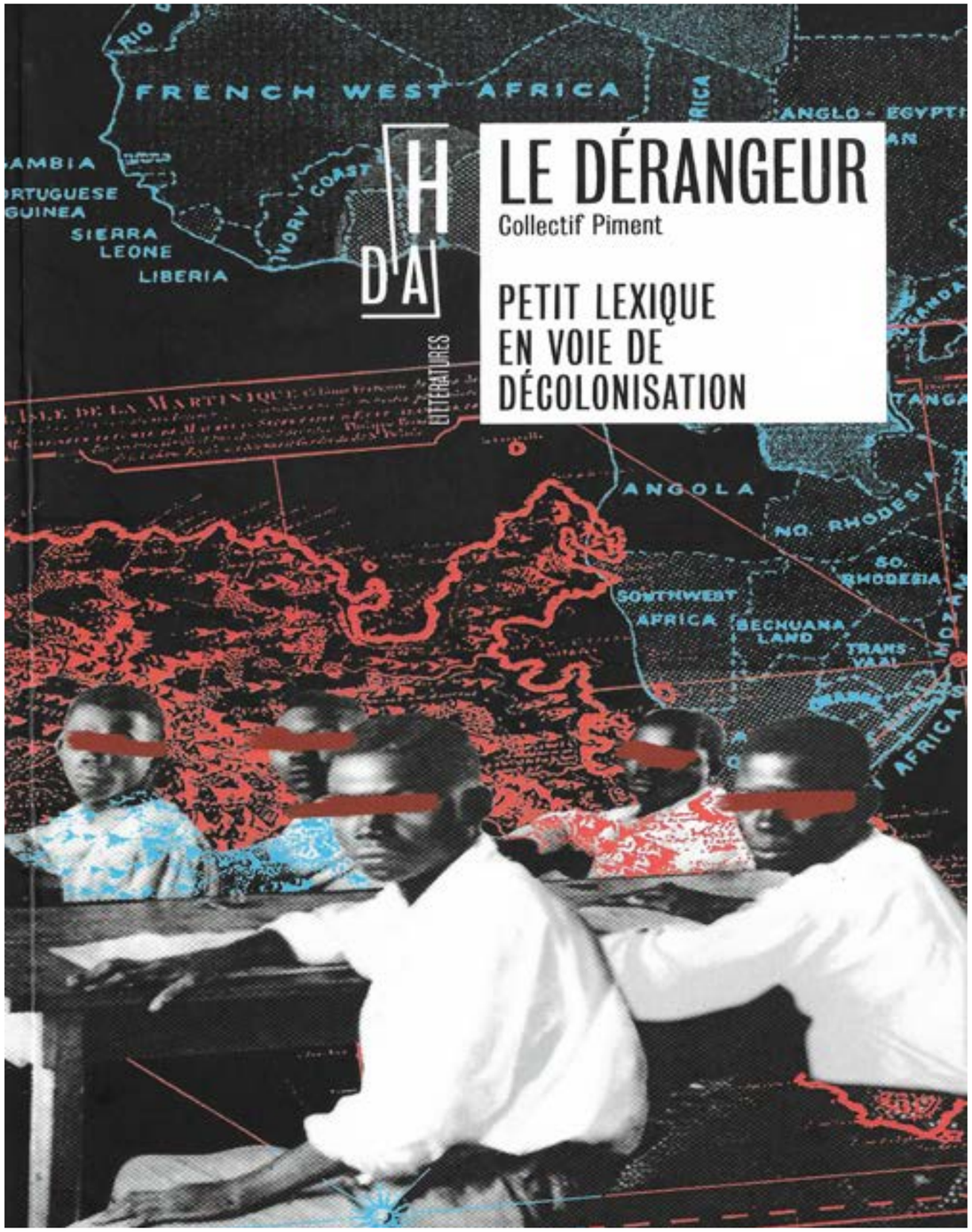
Voilà les perspectives de la RNS. Et les conseils des spécialistes : renforcer les rituels et la discipline, injecter de la surprise, du stress positif, savoir s'observer pour apprendre de soi, garder les options ouvertes et intactes ses facultés d'émerveillement et…innover encore plus et plus vite. C'est tout le mal que je souhaite à l'organisation de la RNS pour l'avenir.■

Olivier Ramanana-Rahary
Président d'honneur
Président du CEN 2014-2019

Crédit Photo : Radio Bitsika

Lu pour vous

Le grand dérangement du colonialisme



Ne lisez pas ce livre* si vous n'avez pas envie d'être dérangé, bousculé, voire meurtri sans forcément être consolé, qui que vous soyez, Noir, Blanc ou Métis. Ne lisez pas ce livre si vous n'avez pas le courage de travailler du neurone, s'entrechoquer vos pensées, vos croyances, et vos savoirs supposés ou réels. Ne lisez pas ce livre si vous réagissez trop vite, si vous vous sentez trop vite impliqué, mis en cause ou si vous ne vous sentez pas représenté justement, selon que vous soyez, plus ou moins, Blanc ou Noir.

Commençons donc par cela. Les auteurs ont décidé d'écrire Noir avec une majuscule et blanc avec une minuscule. Freudien ? Explication en tout cas un peu alambiquée : « Quand nous écrivons Noirs nous parlons des Afro-descendants du continent africain et de ses diasporas ; quand nous écrivons blancs, nous parlons de ceux qui se sentent comme tels dans la société, de manière consciente ou inconsciente, et dont l'existence dépend des « autres » auxquels ils s'opposent ». Ah bon ? moi j'ai appris à l'école qu'on disait noir et blanc lorsqu'il s'agissait d'adjectifs et qu'on disait Noir et Blanc quand il s'agissait de personnes. Certains seraient plus des personnes que d'autres ? L'appel à la citation de James Baldwin n'éclaire pas beaucoup plus la question, à moins que mon cerveau ne soit embrumé : « Je n'ai pas inventé le nègre, les blancs l'ont fait mais j'ai toujours su que je n'étais pas ce nègre, alors si je ne le suis pas et qu'il est vrai que votre invention vous révèle, qui est le nègre ? » Comprenne qui voudra ce que voudra.
Voyez, ça démarre fort.
&&&

Et puisque les auteurs ont choisi pour leur ouvrage une forme de lexique, imitons-les. Et puisqu'ils nous dérangent, dérangeons l'ordre alphabétique !

J comme justice. Il faut que justice soit rendue aux combattants de l'émancipation des esclaves. Demander que le mérite de cette libération ne soit pas confisqué par Schoelcher est légitime, ce qui ne contraint pas non plus à l'effacer de l'histoire. Mais il est bien vrai que des marronnages, des résistances et des combats d'opprimés ont précédé, sinon forcé de haute lutte la République à mettre en œuvre ses idéaux d'égalité affichés et jamais mis en œuvre aux colonies. Pas nécessaire absolument de déboulonner Schoelcher, mais nécessaire profondément de réapprendre l'histoire, de mettre en avant dans l'espace public les vrais héros combattants de cette libération, et par exemple, d'apprendre aux petits Français, blancs ou noirs, le nom de Vertières, cette victoire des esclaves révoltés en Haïti contre l'empire colonial français. Un Waterloo de l'oppression totalement occulté.

B comme Bilal. Pour le plus grand nombre, on apprendra dans l'ouvrage, le prénom de cet esclave noir devenu premier muezzin de l'islam grâce à sa voix exceptionnelle et affranchi par sa conversion obligée. « Joker Bilal !», sortent les Maghrébins, Libyens et autres Mauritaniens pour se disculper du racisme actuel et de la question de la traite arabe dès le dixième siècle. Les théories négrophobes abondent dans les écrits arabo-berbères, au point que certaines rhétoriques sont si profondément ancrées que certaines populations africaines se cherchent des origines arabes pour prouver qu'elles sont « nobles », « civilisées » plus que les autres Africains noirs (vérifié aux Comores !). Bilal est l'équivalent de l'« ami noir » que vous sortent tous les racistes patentés pour tenter de prouver qu'ils ne le sont pas. Les plus coriaces n'hésiteront pas à draguer : « Tu es belle … pour une Noire ! »

H comme humour. Les auteurs n'en manquent pas, souvent dans le registre ironique, qui va bien au sujet. Et, pas faux mais grinçant, ils détaillent ainsi le « bingo » des humoristes noirs français, contraints de blaguer sur les femmes noires, les accents africains, le poulet ou les Antillais sinon

Lu pour vous

l'esclavage et les cousins du bled pour être appréciés et pouvoir aller chez Ruquier, Hanouna ou (consécration !) sur tf1. Plaisante définition du mot « exotique » : « mot utilisé par des individus qui se pensent comme la norme sans se douter une seconde qu'ils incarnent eux-mêmes la touche exotique de beaucoup d'autres personnes » : ainsi les maisons de retraite, les chansons paillardes, « les albums de Yannick Noah » et le mot « exotique » lui-même ne manquent pas d'être exotiques pour une partie de la population !

O comme ONPPRD. Ils squattent dans bien des émissions, ces adeptes du « On Ne Peut Plus Rien Dire », ces plaignants de la « dictature des minorités », du « grand remplacement », ces « martyrisés des médias » qui plastronnent à la télé sans souvent beaucoup de contradictions, en s'appuyant sur des statistiques qui n'existent pas ou des chiffrages inventés, sinon des mensonges avérés. Cherchez bien leur nom, surtout à la dernière lettre de l'alphabet !

R comme radical ou racisé. On voit bien que les discussions entre auteurs ont été vives, autour des mots notamment. Ainsi le terme « racisé », imposé dans l'espace public par une frange de militants, mais réfuté dans l'ouvrage : « Ne nous définissons pas comme racisés : la société le fait déjà si bien pour nous. Il est possible d'être conscient de ce que l'on vit sans choisir de le vivre ». Une volonté d'exister dans ses propres termes et non à travers ceux des autres.

R comme regard blanc. Ce regard peut aussi être celui du vigile noir qui suit les clients noirs dans les magasins, les considérant comme des menaces potentielles. Complexe : « Quand je démontre qu'il y a des Noirs dans la science, la politique, la médecine, les arts majeurs, l'entrepreneuriat, à qui est-ce que j'essaie de le prouver ? » Ce « regard blanc » fut assurément celui du vigile raciste qui a interdit l'entrée principale et indiqué l'entrée de service au rédacteur en chef -Noir- de Vogue : il a été viré (le vigile, pas le rédacteur en chef).

R comme regard sur le Blanc. La militante « racisée » qui renvoie le nouveau Premier Ministre français à sa condition de « mâle blanc » se rend-elle compte qu'elle utilise le même procédé que les racistes anti-Noirs ou anti-Arabes : essentialiser quelqu'un, le confondre et l'assigner à son apparence, avec les préjugés liés à cette apparence, ce qui est le fondement même de la perception raciste. « C'est un mâle blanc, donc oppresseur, donc malfaisant », équivaut exactement à « C'est un Arabe, donc un terroriste ou un dealer », ou « C'est un Noir, donc un polygame profiteur ». A cette aune, un Noir qui a pris sa place dans la société, malgré les difficultés, est un « vendu » (surtout dans la police – mais faudrait-il que toute la police soit blanche ?). Un « pauvre » du 9-3 qui a réussi professionnellement est un « parvenu » traître à sa classe sociale (mais faudrait-il s'engager à rester pauvre en naissant ?).

D comme diversité. Non sans raison, les auteurs mettent en cause l'insuffisance des politiques destinées à promouvoir la diversité : « Elles restent pour nous synonyme d'absurdité si elles ne sont pas associées à équité et inclusion, c'est-à-dire si elles n'élargissent pas les opportunités à tous et si elles ne créent pas un environnement prêt à accueillir cette diversité. » Certes, mais faut-il jeter le bébé avec l'eau du bain ? Que l'équipe de France de foot soit black blanc beur; qu'un général noir prenne la tête de l'Ecole de guerre ; qu'un Noir soit à la tête de Vogue ; que des métissés de toutes origines apparaissent dans les médias (au moins les médias publics), dans les manifestations culturelles, qu'une ministre noire témoigne de la réussite possible, que des actions ou initiatives destinées à promouvoir la diversité portent ici ou là quelques exemples de réussite tous accusés de « fournir des alibis », tout cela n'est pas systémique, au contraire du racisme, donc tout cela ne sert à rien ? Pas plus que les lauréats de l'ascenseur social fondé sur le mérite et le travail n'ont à en rougir, les Noirs qui prennent la lumière dans une société majoritairement blanche ne peuvent être traités de simples faire valoir du racisme, d'alibis ou de vendus. C'est leur nombre qui doit croître, et les politiques doivent y aider.

V comme victimisation. A la victimisation des uns correspond la culpabilisation des autres. La réflexion se fait complexe, ici, quand les auteurs rejettent à la fois (en même temps ?) les procès en « victimisation » (« les victimes du racisme ne se pensent pas comme des victimes, elles en sont ») et l'utilisation de ce terme par les victimes (« Quand les antiracistes noirs adoptent une identité de victimes, ils comptent sur la sympathie des blancs dominants au lieu d'engager des perspectives de résistance »). La justice ne s'octroie pas, elle se conquiert ? Pas faux.

R comme réparations. Ce n'est pas le chapitre le moins inventif du lexique. « Rendez l'argent ! », slogane-t-il non sans références historiques. Et l'on se prend à rêver qu'un impôt sur la fortune n'épargne guère les Békés antillais (1% de la population) qui sans conteste grâce à la période esclavagiste, possèdent 52% des terres, 40% de la grande distribution, 50% du commerce d'importation alimentaire et 90% de l'industrie agro-alimentaire. Quelques sous pourraient par exemple aider à compenser les dégâts du scandale du chlordécone meurtrier, à financer des actions mémorielles ou des psychothérapies gratuites, sinon des bourses ou des recherches généalogiques pour tous les Afro-français intéressés.

&&&

Au total, un livre dérangeant certes, mais finalement utile s'il bouscule des raisonnements trop stéréotypés et provoque une réflexion plus profonde. Un livre très, très documenté, par une bibliographie un peu trop américaine sans doute mais plutôt pertinente. Un livre où l'on apprend, où l'on réfléchit, sur la symbolique des coiffures comme sur le rap ou le zouk. Un livre où le ressenti émotionnel a sa part (indispensable), mais la distance et l'humour aussi. Vous sentirez-vous visé ou serez-vous amusé, vous le compagnon de route antiraciste, par cette inénarrable définition de l'« allié »? : « une personne non concernée par un système d'oppression mais prête à mettre à contribution son temps de parole au dîner du nouvel an et son compte Instagram pour en soutenir les victimes… »

Un livre à compléter, pour éviter la neurasthénie, par des lectures plus volontaristes et optimistes, tel, malgré son titre, « Le sanglot de l'homme noir », d'Alain Mabanckou (dont le beau-père -Blanc- récemment décédé s'est beaucoup investi à Madagascar).

Un livre à méditer à l'aune de la proverbiale sentence malgache des kabary, qu'il faut appliquer à la fois au contenu du livre et à mes commentaires : «Ataovy toy ny voankazo an'ala, ka ny mangidy aloha ny mamy atenila, koa aza ny tenako no ariana fa ny teniko no ario… » « Faites de mes avis comme des fruits qu'on trouve dans la forêt : on jette les mauvais et on avale les bons. Cependant, que ce ne soit pas ma personne qui soit rejetée, mais seulement l'avis que je donne… »■

Loïc Hervouet

---

*Collectif Piment, Le dérangeur, petit lexique en voie de décolonisation, Editions Hors d'atteinte, Marseille, mars 2020, 144 pages, 16 euros

BIOGRAPHIE EXPRESS

Diplômé de journalisme, l'auteur de l'ouvrage "Comprendre les Malgaches – Guide de voyage interculturel", a fait ses débuts à Europe 1 avant de travailler dans des rédactions régionales en France, puis à RFI en tant que médiateur. Loïc Hervouet a été journaliste au Courrier de Madagascar de 66 à 68. Enfin, après avoir dirigé l'École Supérieure de Journalisme de Lille de 1999 à 2005, il collabore à la Revue L'Année francophone internationale, dont il a été rédacteur en chef, dirige la collection « Comprendre les peuples » (Riveneuve Editions) et s'occupe de formation, avec Africamédias, ONG qui intervient à Madagascar.

Quizz

REPONSES QUIZZ DU TU 65

Mieux comprendre le 60e anniversaire de l'indépendance de Madagascar

1- Combien de ministres ont été élus le 28 mai 1957, constituant ainsi le premier conseil de gouvernement ?
b) 6. L'Assemblée représentative de Madagascar a procédé le 28 mai 1957 à l'élection des 6 ministres qui vont constituer le premier conseil de gouvernement : MM. Justin Bezara, Alexis Bezaka, Alfred Ramangasoavina, Gervais Randrianasolo, André Resampa, Philibert Tsiranana. MM. Raondry Philibert et Longuet, ont quant à eux été nommés, ce qui porte le nombre de ministres à 8.

2- En quelle année Philibert Tsiranana est -il élu président de la République malgache ?
c) 1er mai 1959. Le 14 octobre 1958, Philibert Tsiranana devient président du Conseil de gouvernement avant d'être élu premier président de la République le 1er mai 1959.

3 - Que représente la date du 29 avril 1959 ?
b) Entrée en vigueur de la 1re constitution de la république malgache.

4- Que représente cette date du 20 septembre 1960 pour Madagascar ?
b) Entrée à l'Organisation des Nations-Unies (ONU) de la république malgache.

5 - Quel sénateur de la IVe République française a proclamé le 14 octobre 1958 que Madagascar est un État et que cet État est une République dans la Communauté française ?
Norbert Zafimahova , sénateur de la IVème République française de 1948 à 1958, président du Congrès des assemblées provinciales, qui proclama le 14 octobre 1958 la république malgache. Stanislas Rakotonirina et Ramamonjy Raherivelo sont aussi des sénateurs de la IVème République.

6 - Comment s'appelle le haut-commissaire de la République, représentant de l'État Français, au moment de la proclamation de la République malgache?
b) André Soucadaux.

7- Où se trouve cette statue de Philibert Tsiranana ?
A Antsohihy.

8 - De quelle figure s'agit-il ?
b) Il s'agit du Pasteur Rahajason, auteur des paroles de l'Hymne national "Ry Tanindrazanay Malala ô !", présenté à la population malgache le 21 octobre 1958 en même temps que le drapeau. M. Raharisoa Norbert a quant à lui composé la musique.

9 - Quelle est la devise initiale de la première République de Madagascar (1959) ?
a))Fahafahana, Tanindrazana, Fandrosoana. "Liberté, Patrie, Progrès".
Pendant la 2ème république (1975-1992) cette devise devient:Tanindrazana, Tolom-piavotana, Fandrosoana" Patrie, révolution, progrès".
A l'heure actuelle, la devise est "Fitiavana, Tanindrazana, Fandrosoana".

10 - Combien d'habitants compte Madagascar en 1960 ?
a) 5 100 000 . (source Banque Mondiale).

Quizz

Éducation innovante

1.
Elle est mondialement connue pour une approche pédagogique dont le but est de permettre à l'enfant de développer ses pleins potentiels (physiques, sociaux, intellectuels, émotionnels) grâce à un environnement physique et humain adapté, respectant sa personnalité. Qui est-elle ?
a. Françoise Dolto
b. Maria Montessori
c. Yvonne Hagnauer.

2.
Lequel de ces personnages célèbres n'a pas donné son nom à une pédagogie mondialement connue ?
a. Célestin Freinet
b. Rudolf Steiner
c. Sigmund Freud.

3.
Qui a dit « Transmettez votre énergie aux enfants pour les motiver et les inciter à utiliser leurs super-pouvoirs et à changer le monde. Quels projets mettront-ils en œuvre cette année ? »
a. Célestin Freinet
b. Pierre de Coubertin
c. Kiran Sethi.

4.
En 2001, la Fondation Bill et Melinda Gates a annoncé que la pédagogie de son lycée préféré MET aux États-Unis devait être amplifiée dans le pays. Quel est le nom de ce réseau devenu depuis international ?
a. Education sans Frontières
b. Big Picture Learning
c. Altschool.

5.
Dans quelle ville de France, naît en 1965, la première mini-entreprise dans un cadre scolaire sous l'impulsion de la Jeune Chambre Économique et de la fédération des Parents d'Élèves de l'Enseignement Public ?
a. Marseille
b. Versailles
c. Lille.

6.
C'est un programme d'aide à l'entrepreneuriat créé en France. Il a été exporté vers Madagascar et initié par l'incubateur local ELAmad, et Zazakely Sambatra en est un des partenaires fondateurs. Quel est son nom ?
a. Make the choice
b. JFL Fondation
c. Programme d'Aide à l'Entrepreneuriat (PAEN).

7.
Cette école se trouvant à Copenhague est célèbre pour son architecture particulière au service de sa pédagogie : le bâtiment est un espace ouvert où toutes les activités sont visibles de tous afin de faciliter la communication et de s'inspirer mutuellement. Quel est son nom ?
a. European school copenhagen
b. Lycée Prins Henrik
c. Ørestad Gymnasium.

8.
Surnommé le « Nobel de l'Éducation », quel est le nom exact de ce prix dont « Les lauréats sont des modèles inspirants pour tous ceux qui se consacrent à la construction de l'avenir de l'éducation en tant que fondement d'un monde plus sûr, prospère et durable » ?
a. Wise Prize for Education
b. Prix UNESCO-Confucius d'alphabétisation
c. Prix de L'IEA (International Association for the Evaluation of Educational Achievement).

9.
Dans quel pays d'Afrique se trouve l'université Ashesi, avec son célèbre cours de « foundations for design and entrepreneurship » (fondements de la conception et de l'entrepreneuriat), durant lequel les étudiants forment des groupes et travaillent à la résolution des problèmes rencontrés par leur pays ?
a. Afrique du Sud
b. Maroc
c. Ghana.

10.
Quel est le pays qui arrive en tête du dernier classement PISA, le Programme international pour le suivi des acquis des élèves, organisé par l'OCDE), et visant à mesurer les performances des systèmes éducatifs des pays membres et non membres ?
a. France
b. Chine
c. Canada.

TRAIT D'UNION

Une publication du CEN
Comité Exécutif National de la RNS
14 rue Raymond Rozier
91100 Corbeil-Essonnes

Magazine en ligne de la RNS

Diffusion :
Abonnés
www.rns-cen.com

Directeur de la Publication :
Olivier Andriamasilalao

Responsable de la rédaction :
Hanitra Rabefitseheno

Rédaction :
Hanitra Rabefitseheno
Olivier Andriamasilalao
Abel Andriarimalala
Vero Raliterason
Hubert Njara Fenosoa
Marie-Jo Tragin
Mbola Andrianarijaona
Solo Andriambololo-Nivo
Anouk Wagner
Olivier-Ramanana-Rahary
Nathalie Andriamiharinosy

Ont collaboré à ce numéro :
Elsa Tragin
Chantal Razafinarivo
Mialisoa Randriamampianina
Volatiana Razafintsambaina
Loïc Hervouet

Maquette :
Cynthia Razafimbelo

Contact :
comite-redaction@rns-cen.com

WWW.RNS-CEN.COM
CONTACT@RNS-CEN.COM

RETROUVEZ NOUS SUR
HTTP://WWW.RNS-CEN.COM/

www.facebook.com/rns.cen

RNS-CEN

RNS.CEN

RNS.CEN

Crédits photos :

Couverture :
Viviane Rakotoarivony
Is'Art Galerie

Sommaire, articles, interviews :

Getty Images
Leopardactu.com
Manuel Hoorelbeke
Solo Andriambololo-Nivo
Sport24lefigaro.fr
Viviane Rakotoarivony
Is'Art Galerie
Nirina Pierson
Chantal Razafinarivo
Transparency International – Initiative Madagascar
Mialisoa Randriamampianina
Madaplus.info
Samy club
Volatiana Razafintsambaina
Radio Bitsika
Éditions Hors d'Atteinte
Loïc Hervouet